2 JUILLET 1950

N° 249 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

14 JUILLET 1950

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages... Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO : 26-30 juillet : **Régates Internationales à voile, classe STAR, Campione.**
30 juillet : **Feu d'artifice et gala à Campione.**
1er août : **Feu d'artifice, corso de barques et cortège à Lugano.**
Galerie de Villa Favorita a Castagnola. Exposition d'art oriental à Morcote.

LOCARNO : Sur les bords du lac Majeur.

Renseignements et prospectus auprès des offices du tourisme de Lugano, Locarno, et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

L'INGÉNIEUX PHOTOGRAPHE

— Placez votre tête bien droite dans l'ouverture, et vous allez avoir votre portrait en véritable « géant de la route » !

LES SATISFAITS

— Vous savez nager ?
— Non, et vous ?
— Moi non plus.
— Alors, tant mieux. Nous allons pouvoir causer politique !

LES « RONDS-DE-CUIR »

— Je vais vous expliquer, monsieur le directeur. Mon collègue va aller à la mer, alors avec mon rond de cuir il s'entraîne à attraper la bouée de sauvetage.

OPINION INTÉRESSÉE

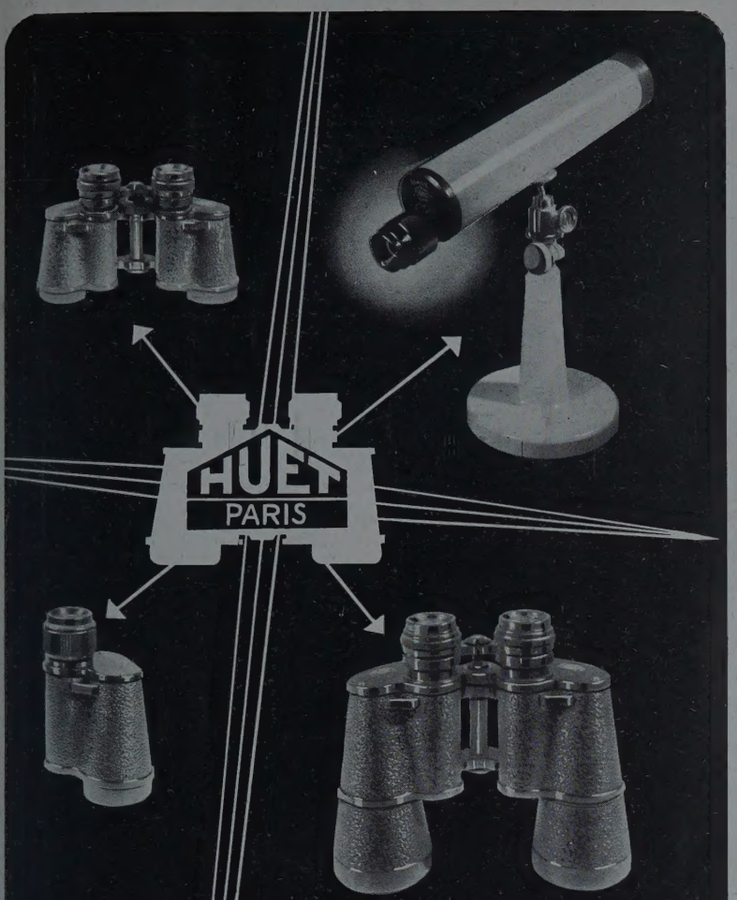
1er oiseau. — Moi, les cyclistes, ça me laisse froid. Y a rien à glaner pour nous après leur passage !

2e oiseau. — Ah ! si c'était un Tour de France à cheval, c'est ça qui serait chic !

REVANCHE

— Tiens, tu as changé de genre ?

— Oui. On m'accuse de peindre des tableaux qui n'ont pas de sens. On ne pourra pas dire que celui-ci n'a ni queue ni tête !



jumelles à optique traitée

**A la Montagne ou à la Mer,
à la Chasse ou aux Courses,
les Jumelles HUET vous donneront
la sensation merveilleuse
de franchir l'espace
pour vous porter d'un bond,
au lieu même de l'action.
Les Jumelles HUET, dont il
existe une gamme de plus de
vingt modèles, s'imposent par
leur haute précision,
et leur présentation impeccable.**

EN VENTE CHEZ TOUS LES OPTICIENS

CONTESSE F. 698

50% plus claires !

CHIFFRES A L'APPUI !

CES TROIS EXEMPLES PRIS ENTRE CENT AUTRES VOUS MONTRENT LE RÉEL ÉFFORT D'AIR FRANCE POUR METTRE L'AVION *à la portée de tous !*

LONDRES 1 h. 1/2 DE VOL	★ *9.800 Frs*	ALLER ET RETOUR
GENÈVE 1 h. 45 DE VOL	★ *11.000 Frs*	ALLER ET RETOUR VALABLE 15 JOURS
NICE 2 h. 50 DE VOL	★ *17.190 Frs*	ALLER ET RETOUR

Hier encore mode de transport exceptionnel et privilégié, l'avion est aujourd'hui d'un usage courant et accessible à tous. Les chiffres ci-contre le prouvent. Sûrs, rapides, confortables, les quadrimoteurs Air France vous conduisent où vous voulez, quand vous voulez, sur les 5 continents. Votre voyage se fera agréablement et sans nulle fatigue. Vous ne compterez plus en jours mais en heures.

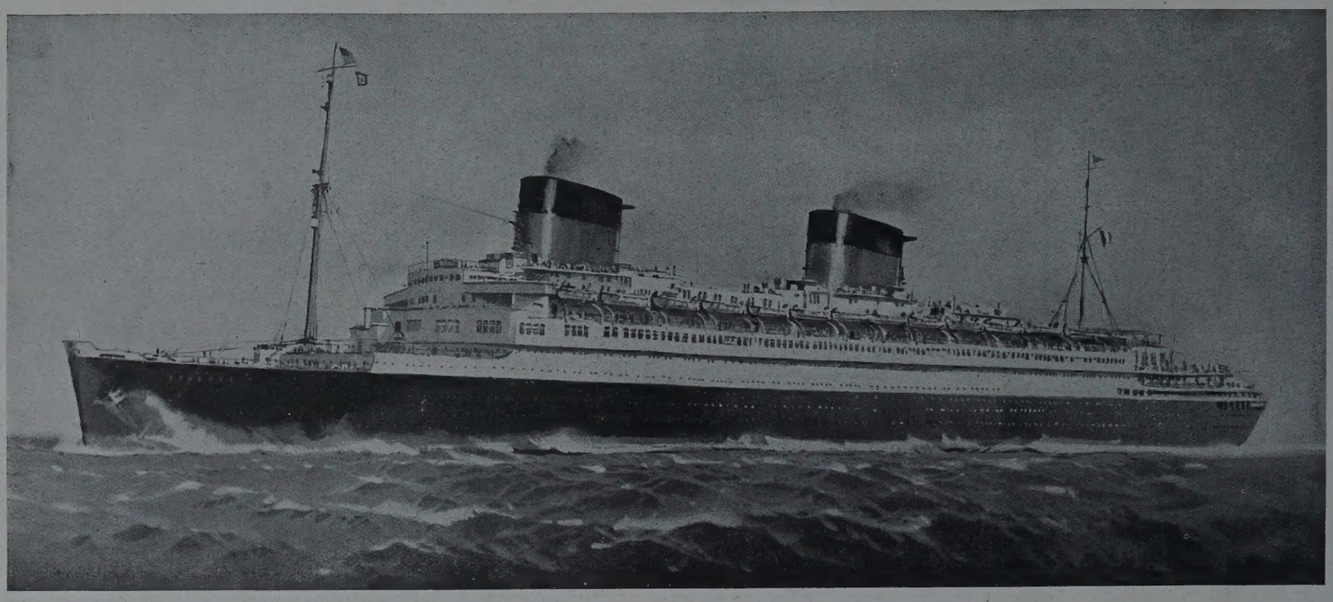
POUR VOS AFFAIRES.. POUR VOTRE AGRÉMENT... VOYAGEZ PAR

AIR FRANCE

VOUS ELARGIREZ VOTRE SPHÈRE D'ACTION

119, CH-ÉLYSÉES - BAL. 50-29 - 2, R. SCRIBE - OPÉ. 41-00 ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES - VENTE PAR TÉL. BAL. 50-29 DE 7 A 22 H.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE



LIGNE LE HAVRE - SOUTHAMPTON - NEW YORK

PROCHAINS DÉPARTS

26 JUILLET : **ILE-DE-FRANCE**	29 AOUT : **ILE-DE-FRANCE**	23 SEPTEMBRE : **DE GRASSE**
8 AOUT : **DE GRASSE**	31 AOUT : **DE GRASSE**	27 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**
12 AOUT : **ILE-DE-FRANCE**	6 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**	6 OCTOBRE : **ILE-DE-FRANCE**
17 AOUT : **LIBERTÉ**	15 SEPTEMBRE : **ILE-DE-FRANCE**	18 OCTOBRE : **LIBERTÉ**

PARIS, 6, RUE AUBER ★ LONDRES, 20 COCKSPUR STREET ★ NEW YORK, 610 FIFTH AVENUE

ET DANS LES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGE

RETROUVEZ LA SANTÉ

Et

PASSEZ DE BELLES VACANCES EN

AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEAUNEUF** (380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

René Ravo

Pub. JOUVE N° 52

LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire
que vous attendiez
depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe
en amusant...
toujours plaisant,
jamais vulgaire

6me ANNÉE — NUMÉRO 249

22 JUILLET 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. Associated Press.

LES « TOUR DE FRANCE » ONT LEUR ESCORTE AUTOMOBILE

Les coureurs du Tour de France se sont envolés la veille du 14 juillet, et la foule suit avec passion les « géants de la route ». Une cohorte de camions, de camionnettes et de voitures publicitaires, qu'on voit rassemblés place de la Concorde avant le départ, escorte les champions.

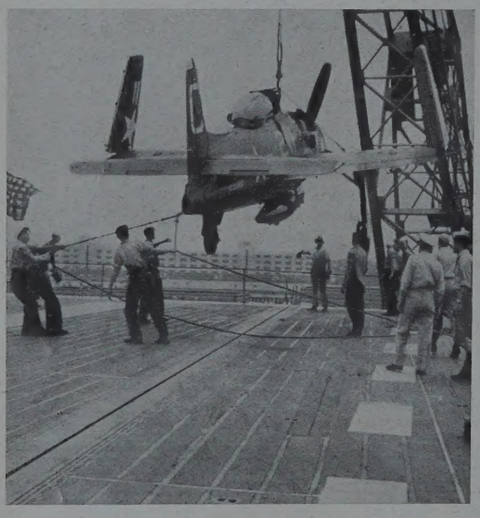
ACTUALITÉS MONDIALES D

MOUILLERON-EN-PAREDS. Le père du général de Lattre de Tassigny, que son Conseil municipal félicite pour son 95e anniversaire, administre depuis quarante ans cette petite commune vendéenne.

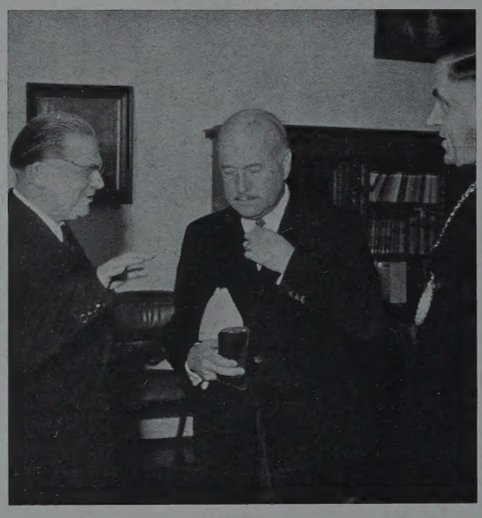
VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

M. GROMYKO, vice-ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., a longuement conféré avec sir David Kelly, ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, au sujet des événements de Corée. Cet entretien entre dans une série d'échanges de vues internationaux sur lesquels les pays intéressés observent le silence.

PARIS. Le Grand Prix de Rome de sculpture, le sujet était *Chloé*, a été décerné à M. Ma Calka, élève de M. Janniot. Voici le lauréat et œuvre aussitôt après la proclamation des résu



NORFOLK. Une des unités importantes de la flotte des Etats-Unis, le porte-avions *Midway*, se prépare à rejoindre la sixième escadre américaine qui accomplit en ce moment une croisière dans la Méditerranée.



GŒTTINGEN. M. François-Poncet, le ministre de l'Instruction publique de Basse-Saxe et le recteur de l'Université à l'issue d'une conférence du haut commissaire français aux étudiants et aux maîtres.

ROME. En 1850 Pie IX créait la garde pal Ce centenaire vient d'être célébré et le Saint a passé en revue cette troupe de 500 soldats qui a tout pour mission de rehausser l'éclat des cérém

PARIS. Investi par 373 voix contre 185, M. René Pleven a constitué un cabinet caractérisé par la participation des socialistes, qui reçoivent notamment la Défense nationale (Moch), l'Information (Gazier)...

... l'Education nationale (Lapie). M. Guy Mollet, secrétaire général de la S. F. I. O., est chargé des rapports avec le Conseil de l'Europe, tandis que les relations avec les Etats associés sont confiées à...

... M. Letourneau (M. R. P.), M. Queuille co l'Intérieur ; M. Schuman, le Quai d'Orsay ; M. Pe les Finances ; M. René Meyer, la Justice ; M. Gia sans portefeuille, préparerait la réforme élect

A SEMAINE

S. La pluie n'empêcha pas la foule d'assister
euse à la revue du 14 juillet et d'acclamer les
s qui défilèrent devant le président Auriol
ın ordre impeccable, survolées par 60 *Vampires*.

S. Le nouvel évêque d'Angers, Mgr Chappoulie,
lemment secrétaire général de l'épiscopat, a été
à Notre-Dame par Mgr Feltin, archevêque de
Un groupe d'Angevins assistait à la cérémonie.

LEDON. Le championnat du monde de tennis
ızon a été gagné, en simples, par l'Américain
Patty qui, en battant l'Australien F. Sedgman,
mposé comme un joueur de très grande classe.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un professeur de français qui enseigne notre langue aux étudiants chinois, à Pékin, et qui prend actuellement ses vacances à Paris, me disait, l'autre jour, que les mauvais garçons, en Chine, ont fait solennellement la trêve, qu'ils n'assassinent plus et ne torturent plus personne, que la sécurité des particuliers semble pour l'instant assurée. Voilà sans doute une nouvelle merveilleuse ! Est-il possible que le désordre, en notre siècle paradoxal, se manifeste parfois sous l'aspect de l'ordre ? Est-il possible que, en un temps de grande confusion, l'excès même des épreuves engendre une forme de répit, un armistice des passions et des vices ? Est-il possible que le jour de la colère soit aussi celui de la mansuétude ?

C'est apparemment possible et je me garderai bien de mettre en doute les nouvelles apportées par mon visiteur. Cela dit, j'ajoute que mon expérience de médecin et de voyageur m'inspire surtout un grand respect de l'équilibre, un respect presque superstitieux de l'équilibre.

Un Français, en 1900, aurait été profondément bouleversé si quelque vaticinateur s'était avisé de décrire les camps de concentration, les cruautés hitlériennes, les fours crématoires, les charniers, la misère de ces personnes que l'on dit, pudiquement, « déplacées ». En ce temps-là, le monde occidental semblait avoir trouvé quelque chose qui lui tenait lieu d'équilibre. Cet équilibre était sans doute incertain, inquiet. Il n'abusait pas les historiens qui ont pour fonction de tenir les comptes de la très lamentable humanité, de graver dans le bronze le mémorial des peuples. N'importe! les maîtres de ma génération, quand ils nous parlaient de l'avenir, de l'ascension de l'esprit humain, avaient la bouche pleine de salive. La guerre de 1870 avait passé comme une très brève tornade sur la France. On parlait encore des souffrances endurées, mais cette fameuse guerre, pour sévère qu'elle parût, était demeurée conforme au schéma classique du duel ontre deux peuples qui respectent tant bien que mal certaines lois. La guerre des Boers, dont on savait somme toute peu de chose en Europe, avait fait passer un frisson d'inquiétude sans ébranler jusqu'en ses assises le vieil édifice moral ; et ce n'était peut-être qu'un effet de l'éloignement, de l'ignorance.

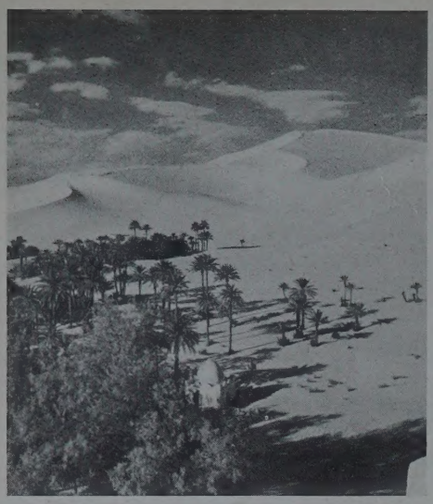
La première guerre mondiale fit comprendre aux moins attentifs des spectateurs que le monde humain commençait à souffrir d'une maladie grave. On parla tout de suite des cruautés allemandes, des exécutions d'otages, d'enfants aux mains coupées. Puis apparurent des armes nouvelles à l'effet terrifiant : les avions bombardiers, les canons à longue portée, les chars de combat, les gaz asphyxiants. Indiscutablement, le monde venait d'entrer dans une période nouvelle de sa vie morale, et l'équilibre était rompu.

La paix maladive, celle que l'on appelle encore de « l'entre-deux-guerres », a confirmé les observateurs dans un sentiment tel : il est devenu tout de suite impossible de voyager sans d'infinies précautions bureaucratiques et policières. Puis l'ombre de Hitler s'est allongée sur le monde et l'angoisse est devenue générale. Il faut avoir parcouru l'Europe centrale et orientale, entre 1930 et 1940, pour mesurer la valeur irremplaçable de l'équilibre. Toutes les idéologies aux prises travaillaient, dès ce temps, à réveiller le criminel qui sommeille, assez mal d'ailleurs, au fond de la plupart des hommes. Nous autres, gens d'Occident, instruits par une longue expérience, nous sentions que des misérables avaient commencé de jouer avec la triste humanité, avec les passions et les appétits de la triste humanité. Nous comprenions cela, nous Français, nous surtout, qui avions alors la tête froide, et nous étions, à certaines heures, au point de désespérer.

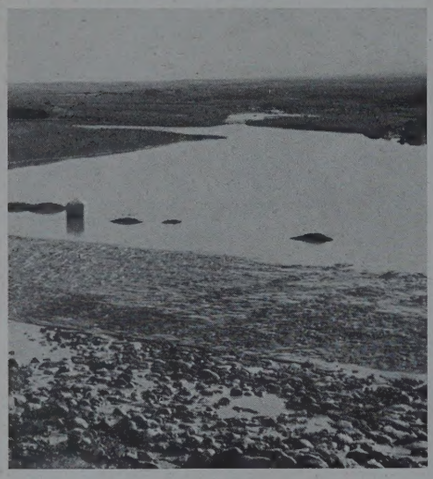
★

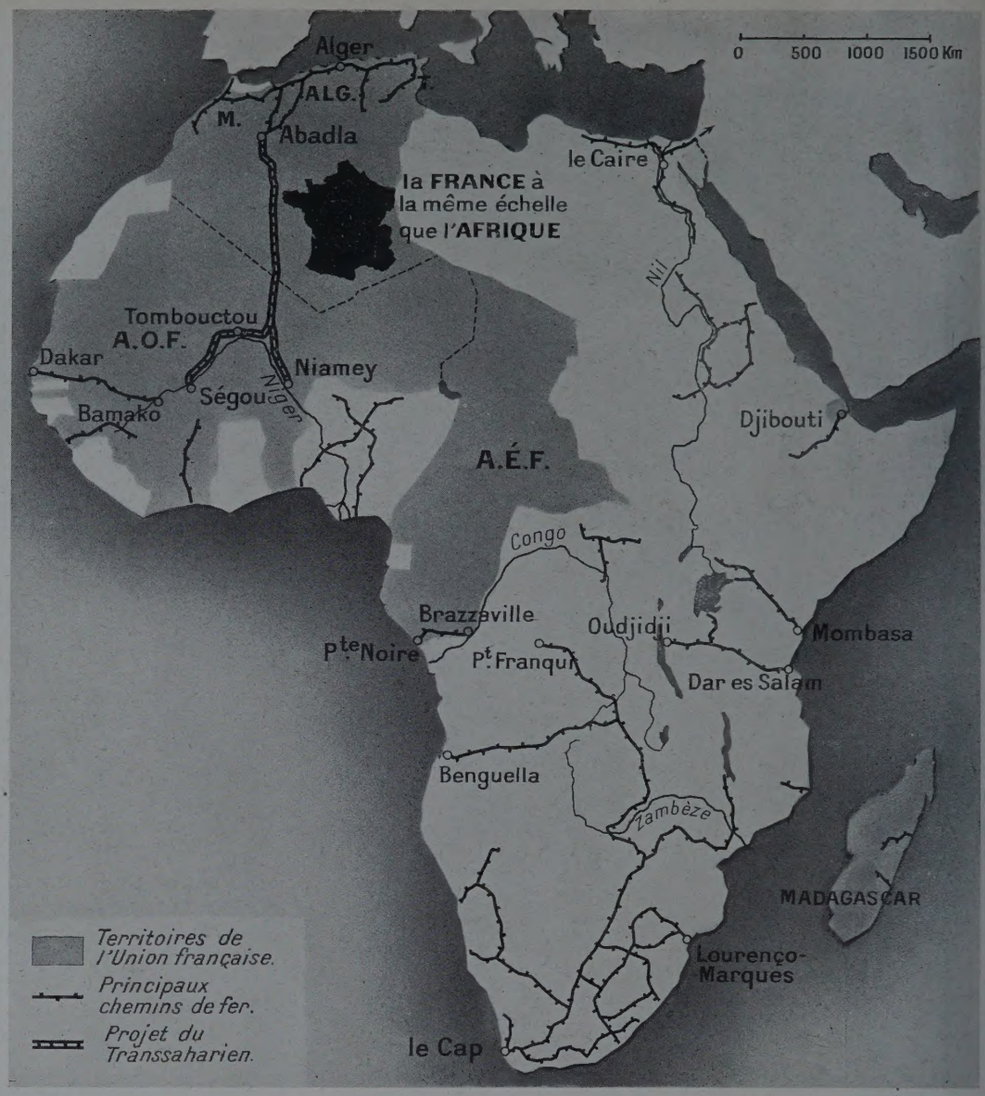
Alors la seconde guerre mondiale est venue, qui n'a pas été seulement un grand et stupide massacre, mais aussi, à mon regard du moins, la guerre de l'avilissement, de la déchéance, de la honte. Les souffrances des hommes et des peuples en 1915 ou 1916, qui s'y intéresse encore? Quel récit d'horreur ou d'affliction peut encore arracher des larmes à l'homme de 1950 ?

Telles sont les réflexions de celui qui considère le déchaînement des phénomènes humains et politiques, à cette heure de notre histoire. Pour que se rétablisse l'équilibre depuis si longtemps rompu, pour que les hommes retrouvent enfin la stabilité qui leur permettrait de goûter, selon les instants, le plaisir, la joie, le bonheur, tous ces biens qu'ils ont tant de peine à ne pas confondre, pour que les bêtes de proie regagnent les profondeurs de leurs terriers et finissent par s'y endormir, il faudrait un effort général en vue de l'équilibre. Il faudrait éviter tout ce qui peut, en quelque manière, secouer la très fragile balance. Mais voilà les dieux de la guerre qui recommencent à s'agiter. Raison de plus pour chanter la louange de l'équilibre.



LE SABLE NE RECOUVRE QU'UNE FAIBLE PARTIE DU DÉSERT. LES QUELQUES RARES PLUIES SONT AUSSITOT ABSORBÉES PAR LE SOL ASSOIFFÉ.



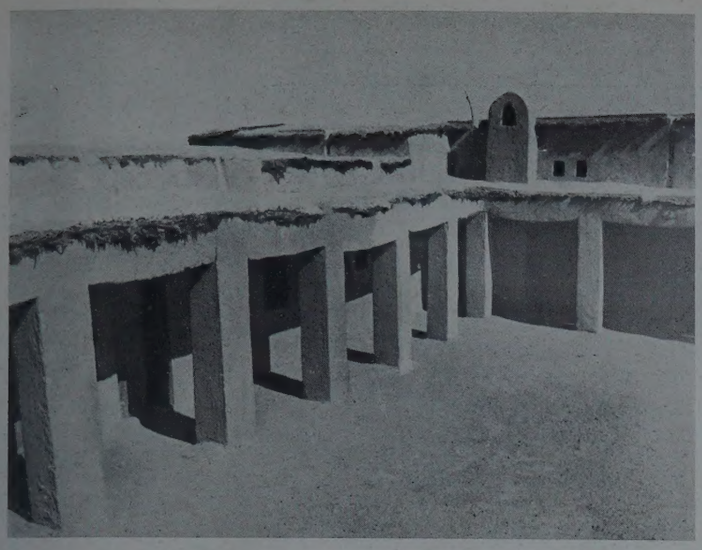


LE DRAPEAU FRANÇAIS QUI FLOTTE SUR CE FORTIN DOIT TIRER UNE GLOIRE NOUVELLE DE LA MISE EN VALEUR DE TERRITOIRES JUSQU'ICI STÉRILES.

UNE AUBAINE INESPÉRÉE

Nous ne sommes pas si riches que nous puissions faire fi de l'aubaine inespérée, merveilleuse qui s'offre à nous ? Nous ne sommes pas si pauvres que nous soyons hors d'état de faire les dépenses indispensables pour pouvoir en bénéficier. D'autres nations nous envient notre lot, savent mieux que nous les immenses possibilités offertes par nos territoires du Sud. Elles nous surveillent. Serons-nous assez clairvoyants, assez énergiques, assez libres pour jouer notre carte pendant que nous pouvons le faire, et pour ne permettre à personne de brouiller notre jeu ? Ce Sahara hier dédaigné, considéré comme une charge, une sorte de bonne œuvre à fonds perdus, *il faudrait que tous les Français fussent avertis qu'il est capable de nous donner l'atout décisif, celui dont dépendent notre avenir, notre indépendance économique, industrielle et politique, et peut-être même notre suprême chance de survie.* Or qu'en savent-ils en général ? Le nom n'évoque pour eux que des images désuètes et trompeuses de guerriers voilés, de méharistes aux blanches montures, d'ermitages réservés à quelques ascètes qui dans cette fournaise veulent faire leur purgatoire. Tamanrasset et Bidon V, deux noms qui ont fait fortune. C'est profondément, dangereusement injuste. Ces noms appartiennent à une légende qu'il faut tuer. A ce titre ils horripilent tous les initiés, parce qu'ils faussent les perspectives. Ils effrayent et repoussent tous ceux qu'il faudrait attirer à présent et qui auraient besoin d'apprendre qu'on peut fort bien vivre au désert, qu'on peut y travailler et qu'une tâche immense y attend les hommes qui n'ont pas peur de sortir des sentiers battus. Les images d'Epinal doivent faire place aux statistiques, aux photographies d'un monde nouveau qui n'a plus que faire des méharis de l'épopée. Les guerriers voilés apprennent à piloter des camions, les caravaniers voudraient prendre le train, le halètement des sondeuses doit remplacer le concert nocturne des chacals.

Il y a toujours place au Sahara pour ceux qui entendent le message du Père de Foucauld. Dieu sait si on a besoin d'eux ! Mais avec ceux qui sauront panser les plaies des corps et des âmes, le grand désert réclame ceux qui feront jaillir l'eau, qui sèmeront le blé, qui ouvriront les mines et poseront les rails, qui donneront à manger aux esclaves libérés par nos armes. Il est assez beau, assez vaste pour continuer toujours à éblouir les poètes et les peintres. Mais, avec eux, il appelle les ingénieurs et les financiers. Il ne s'agit plus de combattre les rezzous. Il s'agit de combattre la soif et la faim, l'ignorance, la maladie et la distance. Il s'agit aussi d'assurer l'avenir de nos enfants. Car ce qui s'annonçait simplement comme une coûteuse entreprise philanthropique à inscrire à notre actif se présente en outre, à présent, comme une très bonne affaire à réaliser.



A Beni-Abbès, l'ermitage du Père de Foucauld reste inhabité. Mais il est toujours très pieusement entretenu par les Pères Blancs.

A QUI CES RICHESSES ?

L'occupation des grands centres politiques et stratégiques du Sahara date du début du siècle. Cinquante ans déjà. L'élimination des derniers rebelles, des derniers corsaires maures et des irréductibles pillards du Sud marocain date de vingt ans. Les ultimes coups de fusil furent tirés sur les confins du Rio-del-Oro vers 1934. Aujourd'hui on peut circuler sans armes d'un bout à l'autre du désert, y dormir portes et fenêtres ouvertes en beaucoup plus grande sécurité qu'à Paris même. Ce n'est pas un mince résultat. Si l'on tient compte du fait qu'à l'époque décisive de notre pénétration n'existaient ni l'avion, ni le camion, ni la T. S. F., que nos adversaires avaient sur nous l'avantage d'être acclimatés, de connaître chaque puits, chaque défilé, et que nos soldats fonçaient, bravaient l'inconnu, la soif, les tortures dans le seul but d'étendre la protection de la France sur de pauvres bougres exploités férocement par les plus impitoyables des féodaux, de libérer des esclaves qui comptaient à coup sûr parmi les plus malheureux des hommes, si l'on prend garde d'oublier qu'à l'époque où l'on se battait les richesses du désert étaient totalement insoupçonnées, chacune des tombes de nos soldats qui jalonnent les pistes du Sud apparaît digne d'un salut très respectueux. Nous avons le droit d'être fiers, très fiers, et sans aucune réserve, de cette conquête.

LA VIE N'ATTEND PAS

Il reste à en tirer parti.

Au bénéfice de nos protégés en même temps qu'à notre propre bénéfice. Nous devons nous atteler à cette tâche parce que la vie n'attend pas. Le monde évolue autour de nous et nous pouvons être certains que si nous manquons d'allant, si nous nous endormons sur nos lauriers, si nous négligeons d'entreprendre l'exploitation des trésors qui s'offrent dans tout notre empire et en particulier au Sahara, nous ne garderons pas longtemps l'option acquise si noblement et si chèrement. D'autres que nous profiteront de notre effort passé.

Le Sahara a une valeur touristique certaine. L'industrie hôtelière ne fera mieux que quelques couffins de dattes.

Le Sahara a une valeur économique et minière. D'éminents spécialistes, des hommes qui ne sont ni des spéculateurs ni des visionnaires et qui se basent sur des données précises estiment qu'il pourrait bien recéler une des dernières grandes réserves métallurgiques commodément accessibles de la planète. Une réserve qui s'affirme d'une variété et d'une richesse déjà stupéfiantes dans le secteur encore très limité où la prospection vient de commencer.

Le Sahara a une valeur touristique certaine. L'industrie hôtelière ne fera que se développer dans le monde partout où il y a quelque chose de beau à voir. Elle est encore à ses premiers débuts en Afrique du Nord. Elle est à peine à l'état de projet dans ce désert qui sollicitera, à juste titre, tant, tant de curiosité aussitôt que le tourisme sera certain d'y trouver autre chose que de méchants campements de fortune.

Enfin, le Sahara a une valeur militaire, stratégique, qui, en cas de nouveau conflit mondial, sera peut-être décisive. Lieu de refuge, voie d'accès, base de départ, il peut être tout cela. A nous, Français, d'avoir assez d'imagination et d'énergie pour prévoir le rôle qu'il peut jouer. Et l'équiper en conséquence.

LE VRAI SAHARA ATTEND SA DÉCOUVERTE

Un psychologue qui se doublait d'un humoriste a dit que « le Sahara, le vrai, c'était toujours là où vous n'avez pas encore été ». Or, c'est grand, le Sahara, c'est très grand, et il y subsiste bien des secteurs vastes comme plusieurs départements français qui n'ont jamais été que survolés ou traversés une ou deux fois par des méharistes avant tout préoccupés d'atteindre le plus proche point d'eau. Nous mêmes n'avons pas été partout, et qui donc pourrait se vanter d'y être allé ? Mais enfin, entre le Nil et l'Atlantique, entre le Western Désert et le Rio-del-Oro, nous avons beaucoup circulé depuis vingt ans. Assez sans doute pour nous faire une idée des problèmes essentiels et pour oser avancer, sans crainte d'être contredit, que :

— l'étude méthodique, pratique, de chacun des secteurs du grand désert, en vue de l'inventaire de toutes ses ressources et de leur mise en valeur, en est encore au B-A, BA ;

— les connaissances scientifiques, les découvertes modernes bouleversent toutes les données des problèmes posés par la distance, la température et l'extrême siccité de l'atmosphère. Ces problèmes sont absolument vitaux. Et néanmoins on commence à peine à les envisager sous l'angle 1950. Trop souvent on en est encore à les voir comme on les voyait en 1900. L'expérience, qui souvent n'est que routine, prévaut encore presque uniquement, l'empirisme, la coutume règnent dans des domaines où savants et ingénieurs devraient enfin entrer en jeu et obtiendront d'immenses résultats ;

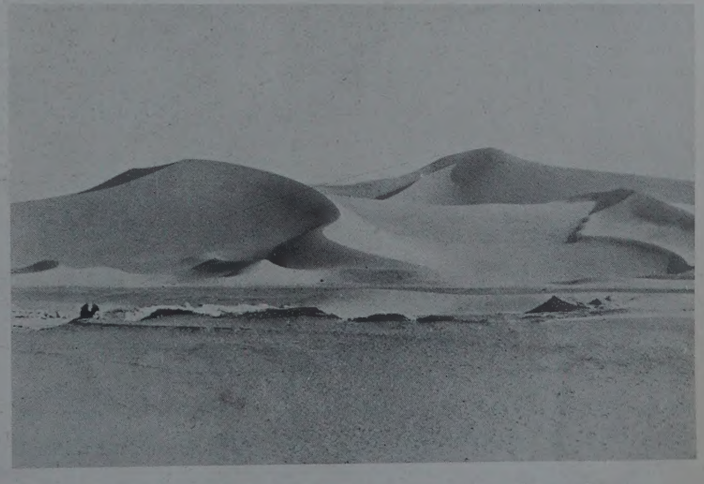
— ce que manque le plus à tous les pionniers du désert, quels qu'ils soient, ce sont les *moyens d'information, les échanges* entre centres d'étude, jardins d'essai, fermes-pilotes, élevages, laboratoires nationaux et internationaux, les visites réciproques non seulement entre spécialistes des différentes parties du monde, mais même entre fonctionnaires, administrateurs, chercheurs des différents territoires français. Partout on travaille. Partout on a des chances d'avoir des idées, de découvrir chacun dans son petit coin quelque chose d'intéressant, une méthode, une plante, une variété. Mais partout on vit — par force — beaucoup trop replié sur soi-même et *dans l'ignorance de ce qui se passe chez le voisin.* Partout s'élèvent de terribles cloisons étanches, épaisses de toute la distance qui sépare Ghadamès de Nouagchot, Alger de Timimoun, Rabat de Tunis. Ces cloisons étanches sont dues au manque de zèle ou de curiosité, mais tout bonnement au manque de moyens, à l'absence de véhicule intellectuel, de crédit. Un organisme français, impérial, un organisme international tel que l'U.N.E.S.C.O. pourraient aisément et fructueusement, devraient sans tarder remédier à cet état de choses déplorable et qui freine tout progrès. Les Anglais un peu partout, les Russes en Sibérie, les Italiens, les Portugais, les Belges, tous les colonisateurs qui luttent depuis des années contre la chaleur, la brousse et la soif trouveraient profit à échanger avec nous trouvailles et observations. Quant aux Américains, ils ont eux aussi leurs déserts. Comme toujours ils ont vu grand. Ils n'ont pas hésité à envoyer à travers le monde et jusqu'au fond de la Mongolie des spécialistes qui ont rapporté toutes sortes de plantes aptes à fixer les dunes, à nourrir le bétail, à alimenter des industries nouvelles. Leurs archives, leurs terrains d'expérience sont grands ouverts à qui veut les visiter.

SACHONS VOIR GRAND, FAIRE DU NEUF

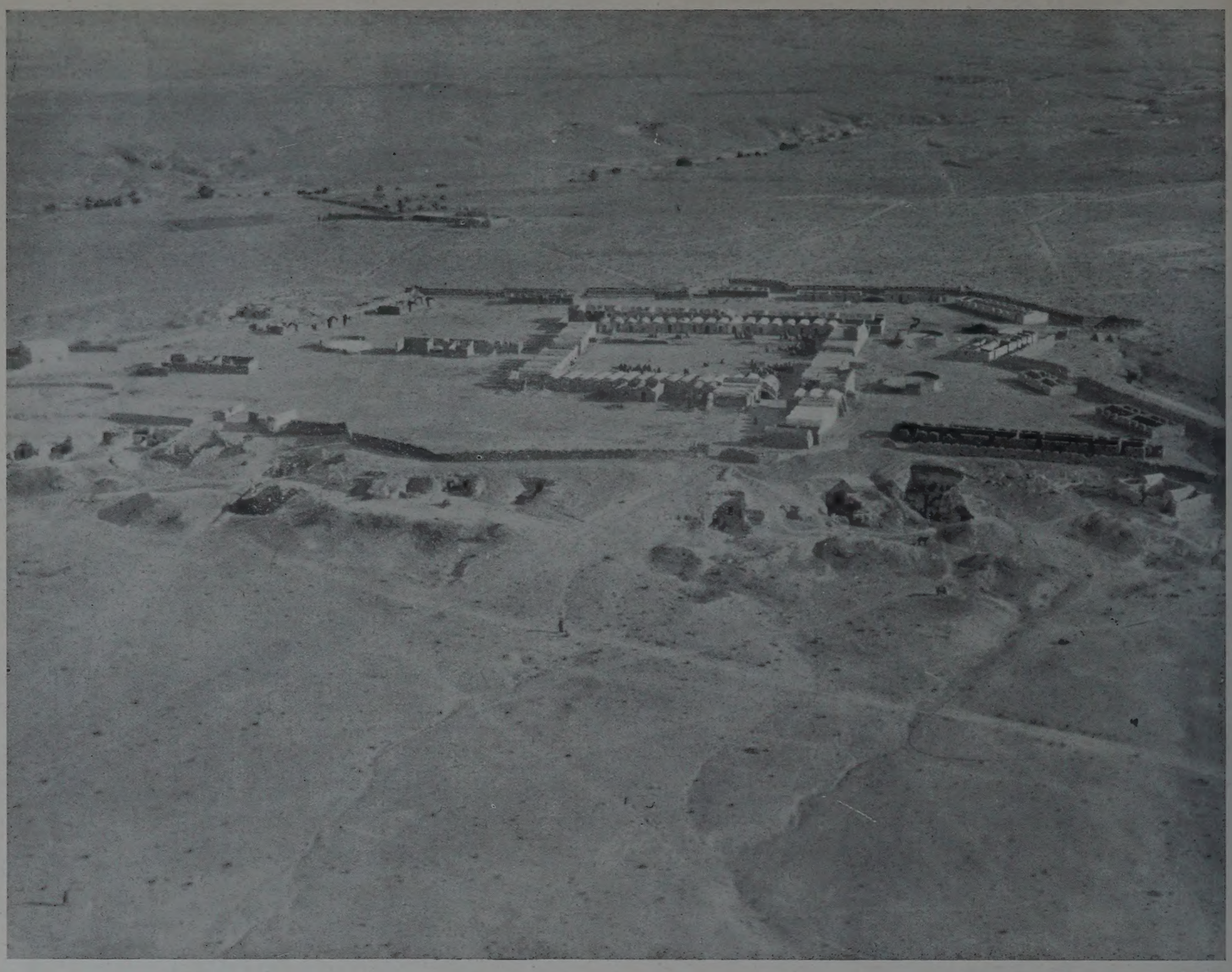
Enfin, il serait grand temps que la France officielle comprît que le système dit des « petits paquets » (si souvent maudit par Lyautey) ne vaut pas mieux dans le domaine scientifique que dans le militaire. Il est plus que ridicule, il est franchement honteux d'en être encore à expédier à travers des régions aussi ingrates que les régions sahariennes des savants disposant d'un budget tellement mesquin qu'une simple machine à écrire est pour eux luxe interdit et qu'ils n'ont même pas à leur disposition la modeste camionnette faute de laquelle chaque déplacement devient une aventure épuisante.

Nous avons visité récemment le Centre de recherches sahariennes de Beni-Abbès, qui est une fondation du Centre de recherches de Paris. Qu'il s'y fasse du bon travail, certes, nous n'en doutons pas ! Mais dans quelles conditions, grands dieux ! L'admirable petite équipe de savants qui acceptent de vivre dans cette thébaïde mérite tout le respect réservé aux apôtres les plus désintéressés de la science. Si l'on peut, hélas ! parler à Paris même de la grande misère des laboratoires, que dire de celui-là, de ces bâtiments en simple boue séchée qu'on ne parvient même pas à achever, faute de crédits, de ces délicats instruments de mesure que la poussière et le sable envahissent faute d'un minimum de protection, de ces hommes qui doivent constamment faire abstraction de tout confort, de tout intérêt personnel, s'ingénier à « bricoler » et perdre en randonnées archaïques des semaines d'un temps précieux chaque fois qu'ils ont un déplacement à faire, faute de la moindre jeep !

Nous avons vu à son retour la mission Carré-de Beauchêne guidée par le capitaine Villalonga, mission qui partie d'Adrar en novembre dernier y est revenue à la fin d'avril, ayant poussé jusqu'aux fameuses mines de sel de Taoudéni, de sinistre réputation. Elle a couvert plus de 4.500 kilomètres à travers une zone encore pratiquement inconnue et qui offre pourtant un très vif intérêt, notamment au point de vue géologique. L'officier, le cartographe, le zoologiste-ethnographe, tous trois jeunes et pleins de feu, débordaient d'enthousiasme en dépit des fatigues accumulées durant cette odyssée totalement dépourvue de confort. Ils avaient fait de leur mieux,



Les crêtes du Grand Erg peuvent atteindre 300 mètres. Les roches qu'elles recouvrent recèlent sans doute des richesses minérales.



A Dehibat, dans le Sud tunisien, le fortin français est exposé au vent du désert, tandis que les habitants indigènes s'abritent dans le sol.

travaillé jusqu'à la limite de leurs forces. Ils rapportaient des résultats. Mais, si précieux qu'ils fussent, ces résultats étaient incomplets, fragmentaires, insuffisants, et cela pour la simple raison qu'une mission scientifique digne de ce nom ne doit plus, en 1950, se composer de trois hommes qui, parce qu'ils ne sont que trois, en sont réduits à faire métier de maîtres-Jacques, à toucher à tout en dehors de la spécialité qui devrait les accaparer et qui, du fait que leur vie dépend d'un troupeau de ruminants, ne peuvent jamais qu'ébaucher hâtivement au passage les études, les découvertes qui s'offrent partout en pays inconnu. Les professeurs de la Sorbonne ne circulent plus dans Paris à dos de mulet. C'est une dérision d'envoyer leurs élèves faire de l'exploration à dos de chameau. Ces bêtes (dont la réputation est si surfaite !) ne peuvent guère faire que 30 à 40 kilomètres par jour. Elles sont fragiles, exigeantes. Il faut avant tout chaque soir leur trouver un pâturage. Il faut leur donner le temps de brouter. Il faut les faire boire. Quelles pertes de temps, quelle sujétion dans des contrées où les puits sont rares, difficiles à repérer, mal pointés sur les cartes pleines d'erreurs et de lacunes ! Le moins qu'on puisse dire de semblables missions, c'est qu'un grand pays pouvait s'enorgueillir d'en lancer de telles au temps de Livingstone, mais qu'aujourd'hui elles font piteuse figure. Les camions à six roues sont capables de passer partout, même par-dessus les dunes, l'avion peut ravitailler à dates fixes, parachuter l'eau, l'essence, les vivres.

NOUS SOMMES EN 1950, NE L'OUBLIONS PAS !

Il y a deux mille ans, les Romains savaient déjà vivre confortablement en Afrique. Ils construisaient sous terre leurs appartements d'été. Nous en sommes encore à édifier des habitations, des bureaux qui deviennent huit mois par an autant de fours, quelle que soit l'épaisseur des murs. Une humidité relative inférieure à 55 % est défavorable à l'homme, et dans le Sahara cette humidité, en été, tombe presque constamment pendant le jour au dessous de 10 % et souvent même de 5 %. Or, si la température de l'air peut se maintenir pendant des semaines, sans désemparer, à 50° à l'ombre et plus, si la température au niveau du sol peut couramment dépasser 72° au soleil, en revanche, à moins de deux pieds de profondeur elle n'est plus que d'une vingtaine de degrés, et l'humidité qu'on y trouve est surprenante. Les insectes, les reptiles et les rongeurs qui foisonnent jusque dans le Tanezrouft nous donnent l'exemple et s'enterrent durant les heures les plus pénibles. Qu'attendons-nous pour organiser un concours d'architectes, faire mettre au point un modèle d'armatures métalliques préfabriquées et deux ou trois types de constructions souterraines ? Avec les excavatrices et les bull-dozers, elles seraient vite faites, chaudes en hiver, fraîches en été. Une cour intérieure, voire un simple puits suffiraient à leur fournir l'air et la lumière du jour. Les *wind-chargers*, les moteurs éoliens, qui rendent de si grands services partout dans les Amériques, dans le Proche-Orient (et qu'on ne voit encore nulle part, on se demande pourquoi, dans ce Sahara fait pour eux), se chargeraient de fournir économiquement le courant nécessaire pour les ventiler et les éclairer. Ils transformeraient du tout au tout les conditions de vie dans la fournaise.

Les Canadiens et les Américains sont allés chercher jusqu'au Tibet des bovins accoutumés au froid. Ils les ont croisés avec des individus sélectionnés, et, grâce à ces efforts, ils ont à présent des vaches laitières qui prospèrent au delà du cercle polaire, sur les rivages de l'océan Arctique. Sur les hauts plateaux algériens, presque chaque été on voit les moutons crever de faim et de soif par dizaines de milliers. Pourquoi ? Parce que les puits sont rares et que la race locale ne peut guère faire que 8 kilomètres par jour pour aller boire. Les troupeaux se rassemblent en si grand nombre aux abords des abreuvoirs que la végétation, piétinée, finit par disparaître dans le rayon que les pauvres bêtes ne peuvent dépasser. Or au Soudan les moutons ont des pattes deux fois plus longues, de vraies pattes d'antilopes qui leur permettent de faire 80 kilomètres pour atteindre l'eau. Les premiers ont de la laine, les seconds n'en ont pas. Mais des croisements judicieux permettraient d'obtenir une race nouvelle d'ovins, beaucoup plus capables de chercher leur vie.

Ces quelques exemples des progrès possibles, des recherches qui restent à faire sont choisis parmi les plus évidents. Ils pourraient être multipliés.

Pourtant on en sait déjà assez sur le Sahara pour savoir l'essentiel. C'est-à-dire que le désert peut être vaincu, qu'il est très loin d'être aussi stérile et dépourvu de ressources qu'on l'imagine encore couramment, qu'on peut y développer sur de très vastes espaces des cultures vivrières et industrielles, que les oasis peuvent s'étendre largement, donner beaucoup mieux et beaucoup d'autres choses que les misérables dattes récoltées jusqu'ici, que ces recherches et améliorations agricoles, l'extension de l'élevage seront indispensables à brève échéance. Elles le seront non seulement parce qu'il faudra nourrir mieux plus de monde, mais encore parce qu'il sera nécessaire de ravitailler les mines, les centres industriels qui exploiteront les richesses du sous-sol. Ces centres naîtront fatalement, tôt ou tard, là où il est établi qu'abondent la houille, le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, toute la gamme des métaux les plus rares, et sans doute aussi le pétrole.

PORTUGAL D'AUJOURD'HUI

PAR YVES GANDON

LES RUELLES DU QUARTIER D'ALFAMA, OU CLAQUE AU VENT LE LINGE QUI SÈCHE, CHATOIENT DE MILLE COULEURS. — CI-DESSOUS : LE CASTELO SAO JORGE, RESTAURÉ EN 1940.

RUE DE « MOURARIA », QUARTIER OU LES MUSULMANS, AU MOYEN AGE, ÉTAIENT ASTREINTS A RÉSIDER ET QUI A GARDÉ LE PITTORESQUE DES VIEILLES CITÉS ACCROCHÉES AUX PENTES DE LEUR FORTERESSE.

LISBONNE, REINE DU TAGE

J'AI revu le Portugal à dix ans d'intervalle, et je l'ai retrouvé le même. Il est toujours baigné de cette lumière liquide, blonde, transparente due à son heureuse situation géographique ; ses habitants n'ont pas perdu cet aimable abord qui fait d'eux, sans doute, les plus hospitaliers d'entre les Latins ; on y admire toujours enfin cette surprenante variété de paysages, de l'âpre au suave, que la guerre n'a pas ravagés. Oui, le Portugal est bien le même qu'en 1939. Mais, à le regarder de près, on s'aperçoit assez vite qu'il a encore gagné en agrément et en facilité de vie. Car, tandis que presque tout le reste de l'Europe était soumis au sombre génie de la destruction, le pays de Carmona et de Salazar s'attachait à construire. Londres, Florence, Vienne, maintes villes de France, d'Italie et d'ailleurs dénombrent leurs plaies. Dans l'espace de dix ans, la seule ville de Lisbonne a vu s'élever deux mille immeubles neufs, dus aux initiatives privées, et trois mille quatre cent quarante et une maisons à loyer modique par les soins de la municipalité ou de l'État.

Quel plaisir de parcourir ces nouveaux quartiers de Lisbonne, dont les plans ont été réglés par un urbanisme scrupuleux, ces larges avenues aux hautes maisons roses et blanches, entre lesquelles circulent d'anachroniques tramways jaunes, qui portent devant eux une grille en forme de tablier, du genre chasse-neige ! (La neige, pourtant, ne tombe que tous les quarts de siècle à Lisbonne, et la dernière fois que se produisit l'événement les Lisbonnins attrapaient les flocons au vol et les savouraient comme une manne.) Partout des chantiers témoignent que malgré une crise économique dont le Portugal est menacé comme les autres pays l'activité ne cesse point dans le bâtiment. « Quand le bâtiment va, tout va ! » Dans les *bairros economicos* — équivalent portugais de nos cités-jardins — un ouvrier devient propriétaire de son pavillon en quinze ans. Envions les Portugais !

ROSSIO ET CHIADO

Au cœur de la vieille Lisbonne, le mouvement est intense et j'admire que, tout au long de la tumultueuse avenida da Liberdade, le moins nerveux des hommes puisse fermer l'œil dans le roulement des tramways, ininterrompu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout près de la gare centrale, d'un pseudo-manuélin étrangement tarabiscoté, j'ai passé des heures sur le houleux Rossio, véritable centre de la ville. Les petits *ardinas*, ou marchands de journaux, crient à tue-tête le *Diario de Noticias* ou le *Diario de Lisboa ;* les *engraxadores*, ou cireurs, qui pullulent ici comme à Rome et à Barcelone, vous arrêtent gentiment et désignent vos chaussures, au moindre grain de poussière, avec des mines scandalisées. Dès que le soleil commence à tomber, des groupes se constituent sur les trottoirs et devisent interminablement, debout, chacun mâchant son *cigarro*. Jetez un regard dans un café comme le *Chave d'Ouro*, vaste comme une cathédrale : vous n'y verrez presque rien que des hommes. La femme portugaise est à la maison,

LA COLLINE DE NOSSA SENHORA DA GRAÇA, OU L'ARMÉE DE LA RECONQUÊTE CAMPA EN 1147, ET LA POTERNE PAR OU ELLE ENTRA DANS LA PLACE.

UN PARC AUX LARGES ALLÉES, DES ARBRES EXOTIQUES EN PLEIN ÉPANOUISSEMENT, UNE FLORAISON GONFLÉE DE SÈVE ET DE FORCE, UN BASSIN OU GLISSENT DES CYGNES, C'EST LE JARDIN PUBLIC D'ESTRELLA, DANS LE QUARTIER DES AMBASSADES, UN DES PLUS BEAUX DE LISBONNE, OU ABONDENT FLEURS ET JETS D'EAU.

où elle soigne les enfants ; car le Portugal, pays catholique et de forte natalité, s'accroît régulièrement de plus de cent mille âmes par an.

Lisbonne est bâtie, comme Rome, sur sept collines, et pour éviter les rues roides et au pavé glissant le promeneur peut passer d'un quartier à l'autre par des *elevadores* (ascenseurs) publics ou par des funiculaires très fréquentés. Par l'*elevador* de la rue Aurea, quartier des joailliers, je gagne d'un bond les ruines gothiques du couvent du Carmo, qui rappellent le tremblement de terre de 1755, celui dont parle Voltaire dans *Candide*. Le Chiado est là, le Chiado, orgueil des Lisbonnins, avec ses commerces de luxe et son célèbre café, *A Brasileira*, où écrivains et journalistes tiennent leurs assises. Savez-vous que le meilleur café du monde vient des îles du Cap-Vert ? C'est celui qu'on boit au Chiado, et si puissant en est l'arôme qu'on y rajoute volontiers un peu d'eau. Ce café dilué s'appelle *carioca* — peut-être dans une intention malicieuse à l'égard des habitants de Rio de Janeiro. Si vous ne voulez pas rester sur sa généreuse amertume, vous commandez une *ginginha*, qui est une liqueur de cerise fort appréciée. A deux pas du Rossio, un bar minuscule s'appelle *A ginginha*. On y fait la queue à toute heure : chacun passe à son tour devant le comptoir, avale d'un trait, paie et sort dignement.

LES VARINAS

Malgré ce tremblement de terre qui détruisit les trois quarts de la ville, ne laissant à peu près intact que le quartier d'Alfama, Lisbonne a conservé quelques beaux monuments anciens : la Sé, cathédrale romane, l'église de Conceiçâo Velha, ou tout au moins son portail manuélin, le monastère des Jeronimos, dix autres où les guides vous convient. Mais on y abandonne vite le pas du touriste pour prendre celui du flâneur et se laisser aller au charme du paysage humain. Il faut voir les *varinas*, qui sont les vendeuses de poisson et forment une corporation avec ses règlements, s'envoler le matin du quai de Sodré, leurs larges paniers plats sur la tête, cambrées comme des statues antiques, la nuque tendue supportant allégrement leur fardeau en équilibre sur un coussin rond ; étrange couronne où 20 kilos de poissons frétillent encore en jetant des éclairs d'argent.

LE TAGE

Il est temps de dire non seulement ce qui a fait la grandeur de Lisbonne, mais encore ce qui la rend unique parmi les capitales d'Europe : le Tage, le Tage glauque et amical, immense et déjà océanique. Grâce à lui, le port de Lisbonne s'étend sur 37 kilomètres de quais, de docks, d'arsenaux, de chantiers navals et d'entrepôts. Il ne faut pas moins d'un quart d'heure pour le traverser en bateau à vapeur, du quai de Sodré à la petite ville de Cacilhas, et toutes les flottes du monde pourraient s'abriter à l'aise dans son estuaire.

C'est du *castelo São Jorge*, ancienne forteresse de la ville primitive et qui a gardé toute sa rude majesté médiévale avec ses dix tours crénelées, qu'on prend de la ville et de son fleuve la vue la plus saisissante. Voici, en bas, la place du Commerce, ancien *Terreiro do Paço* (esplanade du palais), qui fut jusqu'au XIV^e^ siècle une plage et un débarcadère pour les navires. Ses palais du XVIII^e^ siècle forment trois côtés du quadrilatère, au milieu duquel, tournant le dos à un arc de triomphe, se dresse la statue verdie du marquis de Pombal, restaurateur de la cité. Le quatrième côté débouche sur le Tage. A main gauche, le magnifique plan d'eau s'élargit pour constituer l'intérieure mer de Paille, où glissent des voiles blanches et ocre. A main droite, la vue porte jusqu'à cette historique tour de Belem, d'où partirent les célèbres navigateurs Bartholomeu Dias, Vasco de Gama et Pedro Alvarès Cabral, découvreurs des Indes et du Brésil.

L'ALFAMA

Presque au pied du *castelo* commence l'étonnant quartier d'Alfama, qui fait faire la petite bouche aux hygiénistes portugais, mais dont les vieilles rues étroites des XV^e^ et XVI^e^ siècles ont une séduction inexprimable. Tout comme dans le quartier de Mouraria, de l'autre côté du *castelo*, les maisons se serrent les unes contre les autres dans des positions qui semblent souvent un défi aux lois de l'équilibre. Des rez-de-chaussée exigus portent sur leur dos fragile deux ou trois étages gonflés comme un ventre d'hydropique. Il en est dont les façades sont revêtues de ces carreaux de faïence émaillée qu'on appelle *azulejos*. Le linge partout, le linge multicolore aux fenêtres ou traversant la rue sur des cordes, sèche et claque au vent comme un déploiement d'oriflammes. La nuit venue, derrière le grillage des *adufas*, de maigres lumières montent et descendent comme pour des galanteries mystérieuses, des grattements de guitare accompagnent une voix pure et poignante qui distille un *fado*. Des odeurs de poisson frit, d'oignon cru, de peau d'orange, de café, de couloir humide assiègent les narines. Il faut grimper des raidillons difficiles, dévaler des *escadinhas* aux nombreux paliers, traverser des maisons sous des voûtes fraîches, puis, au milieu d'une placette déserte, vous apercevrez une tour arabe dominée par une terrasse fleurie.

JARDINS

Car les fleurs ne manquent pas à Lisbonne, ni, d'une façon générale, une végétation promptement luxuriante sous le dur soleil. Je pense aux palmiers géants, aux bananiers, aux araucarias, aux magnolias du jardin botanique et à cette délicieuse serre froide du parc Édouard-VII, éden protégé par un léger lattis, où s'élancent les fougères arborescentes dans un susurrement d'eaux heureuses et où d'énormes hibiscus écrasent de leur opulence d'humbles bégonias. Je pense aux jardins privés, enserrés dans les pâtés d'immeubles, aux patios environnés de pélargoniums sanglants, où le plus aimable des hôtes vous offre un verre de porto centenaire dans la suavité mouillée d'un jet d'eau tranquille.

LE FADO

La nuit est tombée, le Lisbonnin dîne tard et est volontiers noctambule. Il n'est pas loin de minuit quand il se décide à gagner le *Bairro Alto* (quartier haut) par de petites rues aux boutiques proprettes et au pavé dangereux. Il entrera dans quelque petit bar-restaurant, *rua do Norte* ou *da Queimada* et écoutera religieusement quelques *fados* chers à son cœur romantique.

Pour certains Portugais de la société, *fado* serait synonyme de faiblesse, de fatalisme, et ils s'insurgent contre le manque de noblesse sentimentale qu'ils y croient découvrir. Ils ont bien tort. Le *fado* appartient spécifiquement à l'âme portugaise, et il suffit de voir avec quelle ardeur passionnée une Amalia Rodrigues, accompagnée par ses trois guitaristes, en développe les motifs de sa voix déchirante et avec quel recueillement extasié ses compatriotes la suivent pour comprendre qu'il est proprement une expression poétique où un peuple se retrouve et communie dans la beauté.

SAINTE-ANNE-D'AURAY - Derrière la basilique, l'ancien couvent des Carmes (XVII[e] siècle) : cloître imposant, d'une pureté classique. Au-dessus, superstructures des bâtiments conventuels.

AURAY - Franchi le pont sur le lac, le faubourg Saint-Goustan étage, tout au long de ses rues pittoresques, les vieilles maisons du XV[e] siècle. C'est une ville d'autrefois, tout endormie.

QUIBERON - Outre sa plage qui s'allonge au midi, Quiberon a son port, animé et bruyant à l'heure où rentrent les bateaux sardiniers pleins de petits poissons dont les écailles scintillent sous le soleil.

POUR UNE PLUS GRANDE CONNAISSANCE DE LA FRANCE
FRANCE-ILLUSTRATION VOUS PRÉSENTE LE CIRCUIT N° 2

QUEL que soit le séjour que vous fassiez en Bretagne, quels que soient le nombre et l'orientation des circuits que vous y ferez, Saint-Brieuc est vraiment le centre rêvé, le point de départ idéal. Saint-Brieuc est une ville côtière, mais la plus centrale de toutes. De ce point géographique part tout un réseau de très bonnes routes qui mènent en ligne droite à tous les sommets touristiques de la péninsule armoricaine.

Le premier circuit que nous vous proposons va vous faire connaître, reconnaître ou mieux connaître le Morbihan. C'est un des aspects les plus curieux de la Bretagne. Le Morbihan est le pays de la mer, de la mer pénétrante, par son golfe et ses fjords, et aussi celui de la mort, par son histoire. Il fut aux temps druidiques un immense cimetière.

Qu'on n'imagine pas pour cela un pays triste, morne, silencieux. Le Morbihan terrien est verdoyant, riche de bois de pins, de terres maraîchères et de landes que la belle saison fleurit d'ajoncs et de bruyère. Et Belle-Ile est un petit paradis terrestre fleuri comme un jardin. La température y est si douce que le mimosa lui-même y peut vivre. Vous verrez en Morbihan des camélias en fleur, et les hortensias y poussent en buissons.

Il est une légende à détruire, et ce n'est pas une légende bretonne, bien entendu. Il est faux que la Bretagne n'ait pas de gastronomie. On mange à Pontivy excellemment, et vous y ferez connaissance avec une certaine anguille rôtie qu'accompagne une sauce très relevée. Sainte-Anne a des petites galettes dorées à souhait, et sur le port de pêche, à Quiberon, vous trouverez le meilleur gâteau breton de toute la province. A Belle-Ile le mouton de pré-salé est renommé et vous trouverez partout crevettes, langoustines, palourdes, sardines et, de façon générale, tous les poissons, coquillages et crustacés dont la côte armoricaine est riche. Ne citons les huîtres que pour mémoire et permettons-nous ce conseil : au homard et à la langouste, infiniment savoureux et superbement décoratifs, préférez donc l'araignée de mer.

Et puis, chaque fois qu'il en vaut la peine — c'est-à-dire le plus souvent — préférez au vin le cidre, sec ou doux — accompagnateur idéal de tous les produits de la mer.

PARTANT DE St-BRIEUC

par la N 778 nous arrivons, après la traversée de la forêt de Lorge, à Loudéac. Nous sortons de Loudéac par la N 168. A 5 kilomètres, la route franchit l'Oust, puis à 13 kilomètres, le canal de Nantes à Brest. Et c'est...

59 km. **PONTIVY.** Depuis la traversée de l'Oust, nous sommes dans le Morbihan. Pontivy est situé sur le Blavet canalisé. Ancienne capitale du duché de Rohan, la ville s'est agrandie sur plan régulier par ordre de Napoléon I[er]. Voir la place du Mortray et ses maisons anciennes ainsi que le château du XV[e] siècle, qui a conservé son enceinte complète. On sort de Pontivy par la N 168 et l'on suit un moment la vallée du Blavet. La route, pittoresque, s'élève vers Port-Arthur et redescend sur...

82 km. **BAUD.** — Nous traversons la ville, suivant toujours la N 168, et nous longeons un moment la forêt de Camors. 6 kilomètres après Pluvigner, nous prenons sur notre gauche la D 19, qui, par Brech, nous conduit à...

107 km. **SAINTE-ANNE-D'AURAY.** — C'est un des lieux les plus célèbres de la piété bretonne. Sainte Anne est réellement la patronne et la protectrice de la Bretagne. L'origine du culte remonte à la première moitié du XVII[e] siècle. Visiter la basilique du XIX[e] siècle, style Renaissance, le cloître du couvent des Carmes (XVII[e] siècle), la Scala Sancta et le Mémorial aux 200.000 Bretons morts pour la France de 1914 à 1918.
Nous quittons Sainte-Anne par un retour sur la D 19 et, peu après le monument du comte de Chambord, nous tournons à gauche par la D 120 et nous joignons Auray par la vallée de Tréauray. Peu avant la N 168 nous passons devant le champ des Martyrs, où furent fusillés, en 1795, près de 300 prisonniers royalistes. Au croisement avec la N 168, un chemin privé nous mène à la chartreuse d'Auray, ancien monastère de chartreux occupé depuis 1812 par une institution religieuse de sourdes-muettes. La Chartreuse possède une très belle chapelle du XVIII[e] siècle, un cloître du XVII[e] et une chapelle funéraire Restauration dont les bas-reliefs de David d'Angers sont remarquables.
De la Chartreuse on gagne...

115 km. **AURAY.** — C'est une charmante petite ville ancienne qui domine la rivière du Loc. Elle a de vieilles maisons, et la chapelle du Père Eternel abrite de belles stalles sculptées. Nous admirerons surtout le charmant hôtel de ville du XVIII[e] siècle, les maisons qui lui font face et le quartier de Saint-Goustan, situé de l'autre côté du Loc, riche en maisons du XV[e] siècle. Auray était encore au XVIII[e] siècle un grand port transatlantique et c'est là que Benjamin Franklin débarqua.
On quitte Auray par la N 168 en direction de...

133 km. **QUIBERON.** — La presqu'île de Quiberon garde le souvenir des combats qui s'y sont livrés en 1795 entre les troupes royalistes et les républicains. La presqu'île s'étrécit entre Quiberon et Kerhostin. L'isthme y a moins de 100 mètres. Quiberon réunit à l'extrémité de la presqu'île une plage bien orientée, très fréquentée, et un important port sardinier. C'est à la seconde jetée que nous prendrons demain le bateau pour Belle-Ile-en-Mer si nous disposons de cette journée supplémentaire. Pour aujourd'hui nous terminerons en visitant une partie de la côte sauvage, qui offre de magnifiques falaises découpées, des anses pittoresques, des grottes et des tunnels impressionnants. Et nous nous renseignerons sur les heures de traversée.

Deuxième journée.

Après 45 minutes de traversée, nous arrivons au Palais. Celui-ci a un port pittoresque et une citadelle renforcée par Vauban. Les principales curiosités de l'île sont la grotte de l'Apothicairerie, la pointe des Poulains, le Grand Phare, haut de 47 mètres, et d'où l'on domine toute l'île.
Retour de Belle-Ile, nous aurons encore le temps de reprendre notre route jusqu'à Plouharnel, où nous bifurquerons à droite (N 781) pour aller à...

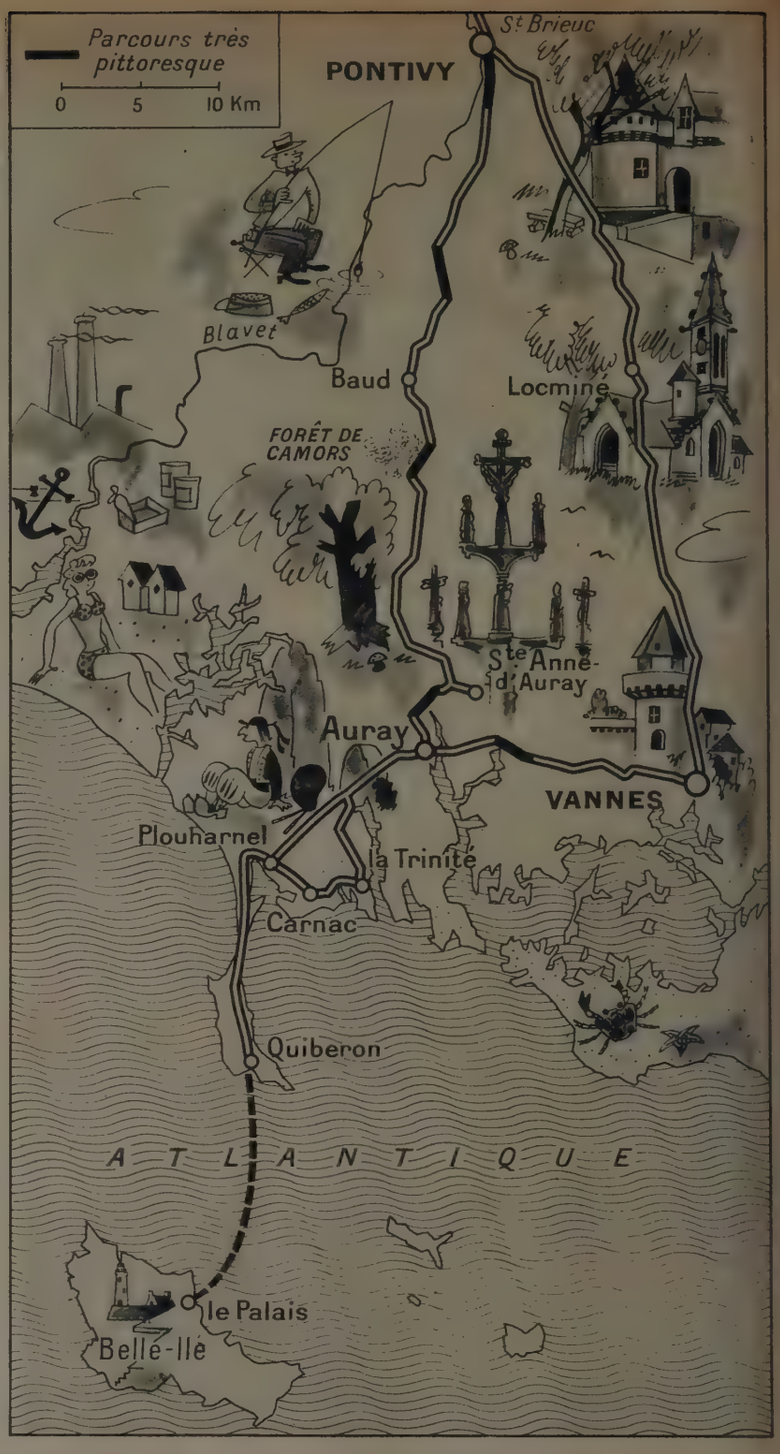
148 km. **CARNAC.** — Les alignements de Carnac constituent le plus important ensemble mégalithique du monde. Il réunit, outre le tumulus Saint-Michel, 2.935 menhirs.

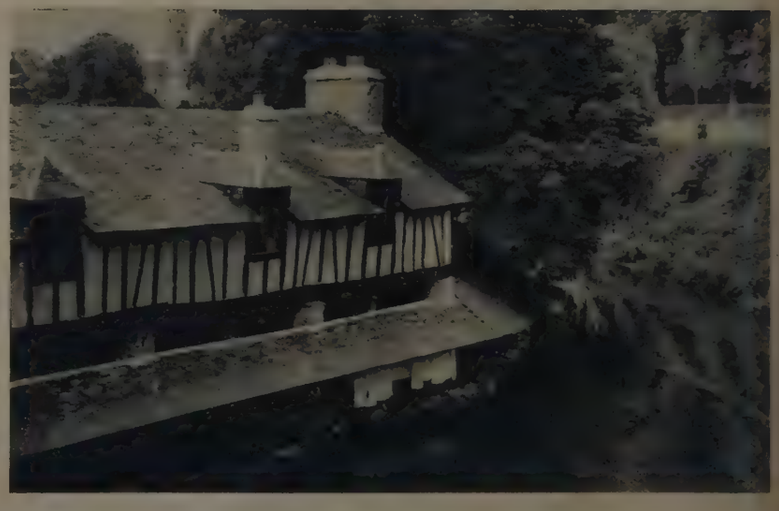
168 km. De Carnac, par la N 781, on joint La Trinité, petit port charmant, et de là, par la D 186 et la N 168, Auray, où nous passerons la nuit.

Troisième journée.

Départ d'Auray par la N 165. Au passage de la rivière, on a une jolie vue à droite sur Auray. On franchit plus loin la rivière du Bono et, après avoir traversé une région de landes semée de bois, on arrive à...

186 km. **VANNES.** — Nous y entrons par la place Maurice-Marchais : hôtel de ville, statue équestre du connétable de Richemont et chapelle (XVII[e] siècle) du collège. Par la rue Thiers et la place de la République nous arrivons au port. Ancien évêché, porte Saint-Vincent. Par la rue Le Pontois nous découvrons le ruisseau de Rohan et ses lavoirs, et les anciens remparts, admirablement conservés. Par la Porte-Prison et la rue des Chanoines, cathédrale Saint-Pierre et place Henri-IV. En outre, il n'est pas interdit de flâner.
Par l'avenue Victor-Hugo et la N 167 nous quittons Vannes et, par la pointe occidentale des landes de Lanvaux, désertiques et semées de mégalithes, nous traversons Locminé, qui a une église et une chapelle accolées, du XVI[e] siècle, avec ossuaire Renaissance.
Enfin, après avoir franchi l'Evel, nous voilà à Pontivy. Pour le retour à Saint-Brieuc, nous connaissons le chemin.
Si vous voulez ramener pour vos amis — ou pour vous-même — des souvenirs matériels de votre voyage, Auray a d'excellents sculpteurs sur bois et Vannes, ses dentelles.
Un dernier conseil : retenez vos chambres à l'avance.





VANNES - Sur le côté est de l'ancienne enceinte, le ruisseau de Rohan est bordé d'antiques lavoirs penchés sur l'eau. C'est un coin charmant, plein de jardins, et qu'animent les voix chantantes des lavandières, ponctuées de coups de battoir.

VOICI LE CIRCUIT N° 3

Si l'on veut, au cours d'un même circuit, prendre contact avec trois aspects différents de la Bretagne, c'est celui-ci qu'il faut faire. Quittant le pays Gallo, nous traverserons les monts d'Argoat avant d'entrer en Finistère. De là nous retrouverons, à Pont-Scorff, le Morbihan, dont nous découvrirons, par Lorient, Plouay, Guéméné et la forêt de Quénécan, des images nouvelles.

L'Argoat est impressionnant de désolation, et l'on y est tout près de croire aux vieilles légendes. Le Finistère, dont nous apprendrons la région sud-est, est, au contraire, gai, vivant, animé. Concarneau, Pont-Aven ont un charme sans fadeur, et l'on n'oublie pas Quimperlé.

Retour au Morbihan, c'est retour à la lande, aux bois de pins, aux chaos de rochers de Locunolé, aux gorges sauvages du Blavet. Ce circuit est un premier contact avec la Basse-Bretagne, la Bretagne bretonnante. Elle parle sa langue, elle a ses costumes. Celui de Pont-Aven, pour les femmes surtout, est le plus beau de tous, avec les grandes coques de dentelle de sa coiffe et sa grande collerette finement godronnée. C'est aussi la Bretagne des Pardons : celui de Quimperlé et celui de Scaër, celui de Pont-Aven, celui de Concarneau.

Chaque ville vaut qu'on s'y arrête; chaque plage, qu'on s'y repose; chaque église, qu'on s'y recueille.

LE FAOUËT - L'une des villes les plus typiques de la Bretagne intérieure. Elle est située dans une région boisée qui lui fait, à la belle saison, un écrin de verdure. Ses halles, très anciennes, ont une charpente remarquable.

CONCARNEAU abrite ses bateaux sardiniers et thoniers sous la protection de sa ville close, reliée à la terre par un seul pont. De curieuses échoppes bordent sa rue principale.

QUITTANT ST-BRIEUC

par la N 778. A 11 kilomètres, bifurcation : suivre à droite la N 790. Nous longeons Quintin, sur notre droite, et le Gouet, sur notre gauche. A droite, château de Robien, XVIII[e] siècle. La route s'élève jusqu'à 280 mètres puis redescend. L'église de Corlay a un beau portail de la fin du XVI[e] siècle et un ossuaire.

59 km. **ROSTRENEN.** — Belles maisons en granit des XVII[e] et XVIII[e] siècles. L'église Notre-Dame-du-Roncier mérite une visite pour sa tour carrée du XVII[e] siècle et son transept du XIII[e] siècle, remanié au XVII[e] siècle.
De Rostrenen au Faouët, la route N 790 franchit le canal de Nantes à Brest. A 20 kilomètres de Rostrenen, l'abbaye de Langonnet (salle capitulaire du XIII[e] siècle).

89 km. **LE FAOUËT.** — Cette petite ville est située dans un des plus beaux sites de Bretagne. Les halles, du XVI[e] siècle, ont une belle charpente. A 3 kilomètres au sud, sur la route de Quimperlé, chapelle Saint-Fiacre à clocher-pignon ; magnifique jubé flamboyant.
On prend la N 782 qui, par Scaër (croix à personnages) et Rosporden (beau clocher), nous mène à...

133 km. **CONCARNEAU.** — Le port sardinier et thonier est très pittoresque, sous les murs de la Ville Close, entourée d'eau. La rue principale à des échoppes pittoresques de sculpteurs sur bois.

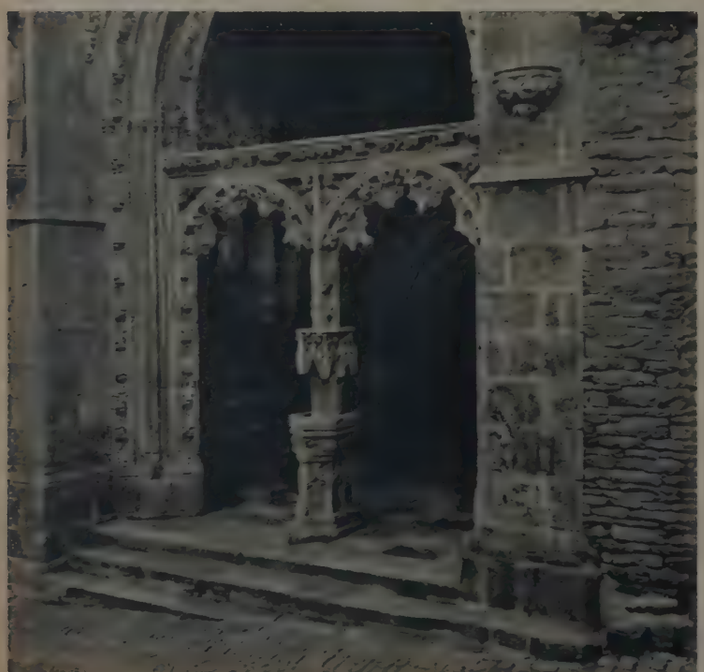
De Concarneau on se dirige par la N 783 vers...

148 km. **PONT-AVEN,** où nous ferons un excellent déjeuner au moulin de Rosmadec. Après le déjeuner, les bords de la rivière, en amont comme en aval, sont pleins de charme.

PONT-AVEN - Tout au fond du Bois d'Amour -au joli nom - la chapelle de Trémalo, de style gothique, est maintenant coiffée d'ardoises.

QUIMPERLÉ. C'est un centre régionaliste important. Admirablement située sur une élévation de terrain, la ville haute domine la Laïta.

PONT-AVEN, c'est la patrie d'adoption du barde Théodore Botrel. Il y a sa statue, sa maison. C'est aussi le paradis des peintres, et Gauguin y vint chercher des sources d'inspiration. L'Aven a des rives ombreuses et des contours exquis ; ses eaux jouent entre les rochers et les roues des moulins.



QUIMPERLÉ - La ville haute est dominée par l'église Saint-Michel, qui présente un portail latéral richement ornementé. La sculpture en est d'autant plus admirable que la matière n'a pas ici la passivité des pierres blanches de Champagne. Le granit est rebelle et veut que l'on compte avec lui.

165 km. Nous poursuivons notre circuit par la N 783 jusqu'à Quimperlé, petit port sur la Laïta. La ville est située sur une hauteur. L'église Saint-Michel a un très beau porche latéral. Dans la ville basse, église Sainte-Croix, du XI^e siècle, en rotonde. Jubé en pierre de la Renaissance.
Nous quittons Quimperlé par la N 790. A 4 km. 500, VO à droite. A moins de 1 km. prendre la branche de gauche. Le parcours est très pittoresque jusqu'à Locunolé et aux rochers du Diable.
Retour par Locunolé. Un kilomètre plus loin, prendre à gauche vers Arzano. Là, D 22 à droite et D 222 à gauche puis D 6 jusqu'à...

193 km. **PONT-SCORFF.** — Sur la place, bel hôtel Renaissance.
De Pont-Scorff à Lorient par la D 6 et la N 165.

205 km. **LORIENT.** — Le centre de la ville est entièrement détruit.
A 6 kilomètres au sud, par la D 29, Larmor-Plage possède une belle église du XVI^e siècle. Nous passerons la nuit à Lorient.

Deuxième journée.

De Lorient à Hennebont (10 kilomètres), nous traversons le Scorff sur un pont suspendu, puis le Blavet. Hennebont est une curieuse ville ancienne. Porte du Bro-Erec'h (XV^e siècle). Belle église gothique.

230 km. Vers Plouay par la N 169. Passé Plouay, prendre à 2 kilomètres la D 110 qui longe la forêt de Pont-Callek. Très beau parcours. N 782 à droite.

245 km. **KERNASCLEDEN.** — Admirable chapelle du XV^e siècle, fresque du XVI^e siècle. N 782 vers Guéméné (12 km.), vieilles maisons, charcuterie réputée. N 782 - N 164 jusqu'à Stival (17 km. 500). Prendre à gauche D 156 qui longe le canal de Nantes à Brest, puis, à Saint-Aignan, V. O. à travers la forêt de Quénécan. Abbaye de Bon-Repos. Belles ruines. Gorges du Blavet. Site superbe. On peut déjeuner aux gorges du Daoulas, à Pont-de-Bon-Repos.
Après le déjeuner, D 44 jusqu'à Laniscat et D 76 jusqu'à N 167.

320 km. Parcours très pittoresque. On prend la N 167 à gauche jusqu'à Corlay.

355 km. **SAINT-BRIEUC.**

VOICI EN UN BELLIQUEUX ALIGNEMENT CHARLEMAGNE ET LES HÉROS DE « LA CHANSON DE ROLAND ».

ANGÉLIQUE ET ROLAND PRÈS DE RENAUD BLESSÉ.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE FRANCE
SOUS LE CIEL DE SICILE
LES MARIONNETTES DE PALERME

QUEL triste et étrange contraste entre ce ciel extraordinairement bleu et éternellement ensoleillé de la Sicile et ces ruelles étroites et grouillantes du Capo, à Palerme, où nous nous trouvons, en compagnie de deux amis, à la recherche de l'*opra di pupi*, c'est-à-dire du théâtre de marionnettes.

Pour dire la vérité, nous avons trouvé le théâtre, mais nous n'avons pas vu de spectacle, car ce n'était pas la « saison », et les marionnettes, tout comme l'opéra en Italie, ne connaissent que des « saisons ». Nous avons pourtant réussi à voir les décors et les « acteurs » chargés de représenter l'histoire des paladins de France sous le ciel sicilien. Nous avons vu leur « patron », Giuseppe Celano — *oprante* qui représente la troisième génération des marionnettes — les manœuvrer avec une agilité et une précision dignes d'admiration, en les mettant en un clin d'œil dans la position voulue à la fois par sa fierté professionnelle et par les exigences de notre appareil photographique.

Nous avons également pu toucher ces héros en bois, revêtus d'armures de cuivre finement travaillées — l'un des titres de gloire des marionnettes siciliennes — et dont certaines utilisent jusqu'à 4 kilos de matière. Il nous a été permis de manœuvrer personnellement — et, bien entendu, maladroitement — les tringles et les fils, organes moteurs de tous ces Charlemagne, Renaud, Roland et Angélique, personnages classiques de l'*opra di pupi* en Sicile. Car — nous le répétons — c'est la très française *Chanson de Roland* qui alimente depuis un temps immémorial les scenarii des théâtres de marionnettes, tout comme elle féconde l'imagination des artistes populaires chargés d'orner de peintures les fameuses charrettes siciliennes.

Comment cette page de l'histoire de France a-t-elle pénétré dans l'ancienne colonie grecque ? A-t-elle été apportée par les soldats normands de Roger ou bien est-ce l'Arioste qui inspira le premier marionnettiste sicilien ? Question intéressante aussi bien pour un historien de la marionnette que pour un historien de la littérature française.

Et maintenant, qu'il nous soit permis de faire œuvre d'imagination, aidée par la lecture des ouvrages de Giuseppe Pitré, amoureusement savant ou, si vous préférez, savamment amoureux des choses de son pays, pour faire revivre une soirée à l'*opra di pupi* de Palerme.

La « salle » où l'on pénètre de plain-pied devait être autrefois une boutique. Elle mesure 3 m. × 5 m., sans compter, bien entendu, la scène et ses dépendances, à savoir le logement pour les marionnettes et les décors.

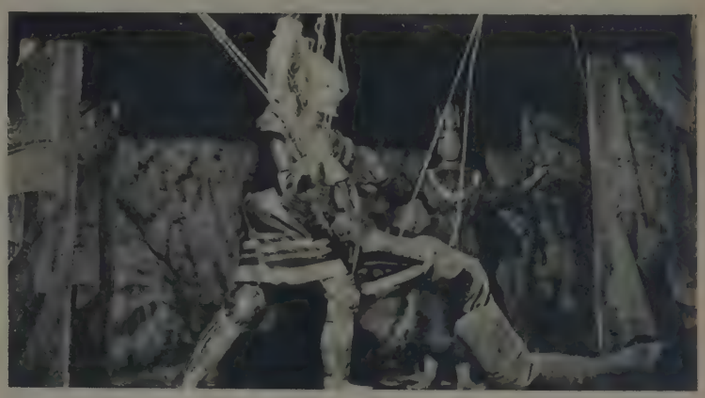
Deux inscriptions éloquentes ornent les murs : « Le vrai ami paie à la porte » et « Une personne bien éduquée garde le silence. »

La toile qui sépare la scène de la salle n'a rien de la froide indifférence des rideaux que nous voyons dans les « vrais » théâtres. Généralement le *sipario* des théâtres de marionnettes représente l'entrée triomphale de Roger à Palerme ou bien Renaud qui, fâché, abandonne la cour de Charlemagne. Sur celui du petit théâtre de Giuseppe Celano figure la scène de l'arrestation d'un héros de la Maffia — autre sujet favori des pièces de marionnettes siciliennes.

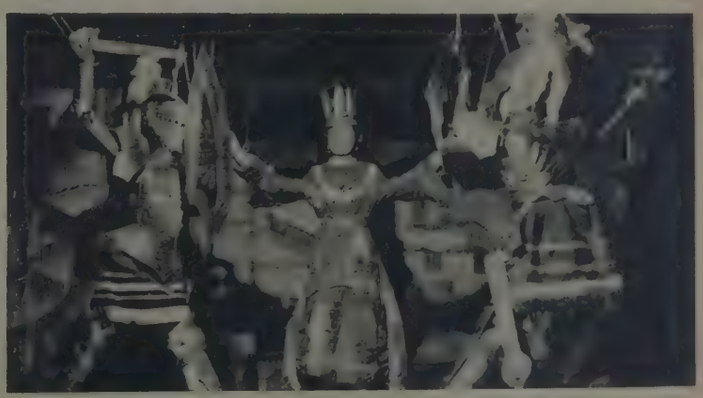
Ah ! oui, nous avons oublié le *cartelone*, l'affiche opposée devant le théâtre, peinte à l'aquarelle et représentant quelques scènes de la pièce que l'on va jouer, par exemple *le Combat de Renaud et de Roland*, ou bien *la Déroute de Roncevaux*, avec « tranchements de têtes à vue ».

Il serait peut-être trop long de vous décrire la pièce, qui, si courte soit-elle, comporte néanmoins trois actes et un intermède comique, ce qui exige neuf changements de décor.

Le public réagit avec intérêt. Il est tout yeux, tout oreilles. Il reconnaît les personnages d'après leurs signes distinctifs, caractéristiques et immuables : Olivieri à son gros ventre, Roland à son mauvais œil et à l'aigle gravée sur son bouclier, Charlemagne à son poing droit fermé et à la fleur sur la poitrine, tel autre à l'étoile, tel autre au lion. La « palette vocale » joue, elle aussi, un rôle important : les femmes ont des voix faibles ; les géants, des voix de stentor ; les infidèles, des voix brutes et rauques.



LES MARIONNETTES ÉVOQUENT LES SCÈNES LES PLUS VARIÉES, LE COMBAT AVEC LE DRAGON OU LE DUEL DE ROLAND ET DE RENAUD DEVANT ANGÉLIQUE.



On ne prend pas parti contre l'un ou l'autre héros. On accueille bien l'audace de Renaud, mais aussi la générosité chevaleresque de Roland. On admire aussi la souveraineté de Charlemagne, bien qu'on ne l'aime pas, car il fait exiler Renaud. Le personnage le mieux accueilli est évidemment Nofriu, le bouffon qui vient combattre le géant et qui tremble devant lui tel le capitaine Spavento de la comédie improvisée. D'ailleurs, l'art des marionnettes siciliennes est assez voisin de cet ancien genre italien. Comme dans la *commedia dell' arte*, le texte écrit n'existe pas. L'*oprante* est le seul maître du dialogue et quelquefois seulement utilise des scenarii anciens, des « canevas »... s'il sait lire.

Il y a une chose que nous ne pouvons malheureusement pas décrire : c'est la musique qui accompagne — obligatoirement ! — la bataille et qui en suit les étapes, se précipitant de plus en plus jusqu'à la fin. Autrefois la tâche d'illustrer musicalement les événements incombait à des violons, mais les temps sont changés, et c'est un piano mécanique qui remplit ce noble rôle. Pour tourner la manivelle, il y a toujours plus de volontaires qu'il n'en faut.

Nous avons entendu la musique de la bataille ! A elle seule elle vaut tout un poème, ou du moins un déplacement !

Si vous vous trouvez un jour à Palerme, ne manquez pas de rendre visite au petit théâtre de G. Celano. Il est situé au numéro 8 de la rue Pilicelli. Après avoir interrogé vingt personnes et avoir obtenu autant de réponses différentes quant à la direction à prendre pour y arriver, vous le trouverez facilement.

BRONISLAW HOROWICZ.

... ET LES ENFANTS D'ISRAËL VINRENT EN ELIM, OU IL Y AVAIT DOUZE FONTAINES D'EAU ET SOIXANTE-DIX PALMIERS.

LES AUTOMOBILES, MÊME PUISSANTES, PARAISSENT FRAGILES PARMI CES FORTERESSES MINÉRALES.

TROIS JOURS AU SINAÏ

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

SAMEDI

Le soleil descendait derrière la montagne de Moïse — le même soleil que nous avons vu se lever ce matin sur la mer Rouge — quand notre convoi a stoppé sous les murs du couvent de Sainte-Catherine. Il fait presque froid à cette altitude de 1.500 mètres.

Voilà nos trois voitures au but. Partis du Caire hier, nous avons, le premier jour, traversé Suez, passé le canal en bac puis longé le golfe que sillonnent les pétroliers. Une nouvelle province de l'empire du pétrole semble s'établir sur ces rives, où le forage de quelques puits fait pousser des villes-champignons. Le veau d'or est toujours debout... Mais le deuxième jour, c'est bien l'itinéraire de l'Exode qui nous a été rendu, dans sa splendide austérité. Il y a des moments où même un convoi de trois autos puissantes paraît fragile dans ces interminables vallées pierreuses qui vous cernent d'un paysage totalement minéral. Le désert biblique cependant ne nous a pas été trop hostile. Nous ne nous sommes ensablés que deux fois.

Nous franchissons maintenant l'épaisse muraille qui fait de Sainte-Catherine une sorte de village fortifié. Autrefois on n'entrait ici que hissé dans un panier le long du rempart, comme naguère encore dans certains couvents du mont Athos. On pénètre aujourd'hui par un couloir en chicane que barrent trois portes successives cloutées, massives, armées de verrous et de serrures de prison. Tout à l'heure, à la tombée du jour, les trois portes seront closes et la clef, grosse comme le bras, reposera pour la nuit dans la chambre de l'archimandrite. Nous voilà pour trois jours les habitants de ce lieu sacré.

UN VILLAGE FORTIFIÉ : C'EST LE MONASTÈRE.

De loin, je n'avais donné au couvent de Sainte-Catherine qu'une importance accessoire dans la montagne du Sinaï. Je ne savais pas que ce monastère-forteresse, fondé par Justinien, assiégé par les Arabes, restauré par Kléber, est un endroit où quinze siècles de dévotion ont fait affluer les pèlerinages, les dons, les témoignages de piété. La bibliothèque recèle un trésor de manuscrits.

Une mission philologique américaine s'y est installée durant les premiers mois de 1950 pour prendre des précieux manuscrits des reproductions microphotographiques qui permettront de les étudier dans les universités des Etats-Unis. Cette présence de l'Occident est révélée dès la porte du couvent par deux camionnettes Dodge qui assurent les liaisons et le ravitaillement. Et puis, à peine la muraille franchie, comme je m'orientais dans le dédale de ruelles et d'escaliers qui fait qu'un couvent grec ressemble à un village arabe pour exposition universelle, un ronflement de machine a envahi le silence de la montagne : dans un coin d'ombre, sous une voûte, une dynamo sert de voix, sinon d'âme, à notre civilisation incongrue.

Voix si insolite, d'ailleurs, qu'elle ne parvient pas à s'imposer au silence souverain. Encore moins au carillon qui va tomber du campanile pour sonner les vêpres. Le soir approche. Au pied d'un escalier en contre-bas qui déjà s'enténèbre, j'ai trouvé l'église principale (il y en a dix-neuf dans l'enceinte du couvent). J'ai pénétré dans cette cathédrale rutilante d'icones, de lustres, de pendeloques de cuivre et d'or, avec la discrétion que m'inspire ma qualité de catholique romain dans une église grecque. Mais un des moines qui psalmodient dans le haut de la basilique vient à moi pour m'inviter courtoisement à prendre place dans une stalle. Me voilà mêlé à la cérémonie, où se combinent le chant des psaumes, les balancements d'encensoir, les processions compliquées à travers l'iconostase, de part et d'autre des rideaux qu'on tire, des portes peintes et dorées qu'on ouvre et qu'on ferme rituellement.

DIMANCHE

J'ai dormi si fort sur mon lit dur, dans ma chambre aux murs blancs comme ceux d'une cellule, que je n'ai entendu ce matin ni les cloches ni la synandre : c'est un long morceau de bois sonore qu'on frappe comme un gong pour annoncer les offices. Il est vrai que la messe, qui dure quatre heures, commence avant l'aube. Je ne verrai que le jour de mon départ l'aurore merveilleuse du Sinaï qui éteint les étoiles en quelques minutes, tandis que la haute vallée s'ouvre à une lumière de nacre. Aujourd'hui je vais découvrir le monastère sous un flot de soleil.

Au sommet d'une montagne voisine, la tradition veut que les restes mortels de sainte Catherine d'Alexandrie aient été portés un jour par des anges. C'est pourquoi la sainte est la patronne du couvent, qui a recueilli ensuite ses reliques. Toute l'Europe chrétienne, depuis Justinien, a

contribué à enrichir le monastère. La Sainte Russie, jusqu'à 1917, l'a comblé de ses offrandes. La Grande Catherine a donné à la sainte un sarcophage en argent massif. Si l'on faisait l'inventaire des trésors du couvent on trouverait un mélange incroyable de merveilles et de bric-à-brac. La France m'a paru représentée par trois objets principaux : un calice d'argent envoyé par Charles VI l'année d'avant la naissance de Jeanne d'Arc; un mauvais portrait de Louis XIV, copie de quelque Le Brun, qui trône dans l'ancienne bibliothèque entre des pachas et des archevêques ; et puis, signé d'un coup de griffe, le décret de Bonaparte qui prend sous sa protection, avec une autorité péremptoire, les moines grecs, les tribus bédouines, la tradition juive, le couvent, la montagne, la péninsule, Moïse, le décalogue et Jéhovah.

La tentation de s'égarer, comme dans un musée, entre les innombrables icones à fond d'or et les manuscrits enluminés ne menace pourtant pas le voyageur. L'âme est ici comme tirée au delà de tout ce dont l'histoire sait s'encombrer. Aucune des chapelles disséminées dans le monastère a-t-elle pour nous retenir autant que cet arbrisseau chétif qui pousse contre le mur d'une courette ? Conservé et replanté de génération en génération, il y perpétue le souvenir du Buisson Ardent. Il y a mieux : la chapelle même érigée au lieu où le Buisson de l'Ecriture apparut. On se déchausse pour y entrer, parce que Dieu fit aussi déchausser Moïse en ce lieu-là. C'est une chapelle toute petite et profondément émouvante. Les icones qui couvrent les murs sont toutes à l'image de la Vierge Marie. Car le buisson où Dieu se

LE CAMPANILE ET LE MINARET VOISINENT.

manifesta pour la première fois à l'homme depuis la faute d'Adam préfigure, dans l'Ancien Testament, la Mère du Fils de Dieu fait homme. Ces choses-là sont expliquées dans les livres par les exégètes et les théologiens. Au Sinaï, elles sont comme visibles à l'âme. Dans la chapelle du Buisson Ardent l'*Ave Maria* vous monte aux lèvres comme devant l'*Annonciation* de Fra Angelico.

Je suis passé près de la trappe qui s'ouvre en surplomb du rempart, et par où l'on hissait les visiteurs autrefois. Elle fonctionne encore une fois par semaine, avec l'énorme treuil où s'enroule une grosse corde : ce jour-là les Bédouins du désert viennent attendre sous les murs du couvent la distribution de pain que les moines font descendre dans de larges corbeilles.

Sont-ils frères ou cousins de ceux-là, les Bédouins que j'ai rencontrés tout à l'heure ? Ils étaient assis dans la pénombre d'une salle basse, au milieu de lits de camp, de harnachements, de couvertures. Cela tenait à la fois d'une chambre de palefreniers et des bivouacs du prince Igor. Ce sont les serviteurs du couvent. On les appelle les Djebelliyehs, ce qui veut dire les montagnards.

Ils se sont levés pour me faire un salut cérémonieux, que j'ai tâché de leur rendre avec l'exacte politesse des Orientaux. Il me semble que si je demeurais ici plus longtemps je m'y ferais plus d'un ami. J'en vois un dont je cultiverais la société, s'il y consentait. C'est le Frère Pacôme. A Sainte-Catherine il joue un peu le rôle du jongleur de Notre-Dame. Humble comme lui, il n'a jamais voulu recevoir l'ordination. Il restera jusqu'à sa mort le Frère qu'il est, avec ses lunettes de fer et sa barbe blanche. Il a deux passions : les chats et la peinture. On le voit grimper de terrasse en terrasse, remplissant des gamelles dans tous les coins pour tous les matous du couvent. Et puis il peint. Il a couvert de fresques les murs des chapelles. Il restaure les icones — non sans danger pour leur valeur, peut-être... C'est un ermite à l'intérieur du monastère ; il vit à l'écart, sur une terrasse particulière où s'ouvre la porte de sa chambrette, entre ses chats et ses collections.

J'admire ce sage. On m'assure que jusqu'à l'année dernière il n'a pas su qu'il y avait eu la guerre dans le monde pendant six ans. J'ai attendu pour l'approcher qu'il fût sorti de la méditation où je le voyais plongé, à genoux, le nez contre un mur. Il m'a fort bien accueilli. Cet artiste est doublé d'un lettré. Il m'a demandé si j'étais de la famille de Jean-Jacques. Pour le consoler d'avoir à lui répondre non, j'ai dépouillé avec lui dans une encyclopédie grecque l'article Jean-Jacques Rousseau. Il me lisait le texte grec, et j'épelais lentement les citations en français de l'*Emile* et l'*Héloïse*, afin de lui indiquer la bonne prononciation. Frère Pacôme était ravi. Je crois que dans le sillage du citoyen de Genève je me suis fait une petite place dans ses collections.

LUNDI

La dynamo, qui s'est tue tout le dimanche, s'est mise à ronfler ce matin. Dans une salle voisine de la bibliothèque, les appareils à microfilmer sont en batterie. Sur des tables hautes, les manuscrits du moyen âge défilent sous l'objectif et le projecteur, comme un malade qu'on fait passer à la radio. Un état-major universitaire international s'affaire autour de l'opération. Il y a là le professeur Clark, de Duke University ; le professeur Garitte, de Louvain ; les professeurs A. S. Atiya et Abadi, bey d'Alexandrie. Un moine à barbe blanche, le Père Joakim, bibliothécaire du couvent, règne avec calme sur cette activité érudite. Les textes calligraphiés sur papyrus ou sur parchemin dans toutes les langues de l'Orient ancien vont s'inscrire sur des rouleaux de film qui iront en avion à New-York. L'Occident croira qu'il s'est annexé les trésors spirituels du Sinaï. Il n'aura pas pu emporter son âme.

Est-ce trois mille marches, comme disent les uns, ou sept mille, affirment les autres, qu'il faut gravir pour accéder au sommet du mont de Moïse ? Des marches qui sont de grossiers gradins taillés jadis par les moines dans la roche rouge. Des gradins qui alternent avec d'âpres éboulis. Des escaliers à l'échelle d'une ascension vers le Tout-Puissant. La montée est rude sous le soleil. Elle est exaltante. Toute la péninsule sinaïtique se rassemble sous les yeux du pèlerin à mesure qu'il s'élève, à l'image de cette terre et de ce peuple que Moïse laissait au-dessous de lui tandis qu'il allait à Dieu. On n'avait cru traverser qu'un désert pour arriver ici. Mais c'est vingt déserts qui se découvrent à la vue, encastrés dans les chaînes pierreuses. La leçon du mont de Moïse, c'est peut-être que toute terre est un désert ici bas, mais que l'homme pieux la surmonte pour marcher vers le ciel. Le souvenir du tête-à-tête avec Dieu devient intense quand on a gagné le sommet, en pleine lumière, au bord du royaume absolu où il n'y a plus que la maîtrise du soleil, de l'air limpide, du silence total.

Quand on est descendu de là-haut, ce n'est pas seulement la fatigue qui vous retient de vous mettre en quête d'autres promenades, d'autres visites. Vers quoi se porterait-on désormais qui puisse surpasser la cime sacrée ? Je ne suis pas rentré dans le couvent, où la dynamo ronfle toujours. Je me suis avancé vers le jardin, jalonné de cyprès, ombragé par le feuillage léger des oliviers. Je souhaitais d'achever cette journée dans la solitude. Je ne me doutais pas que j'allais au-devant d'une rencontre avec la paix éternelle.

J'avais vu dès le premier jour ce pavillon blanc parmi les arbres, isolé comme une orangerie, discret comme un abri pour le promeneur. Un moine vient de m'en ouvrir la porte et m'invite à y entrer avec cette grâce accueillante que j'ai trouvée partout à Sainte-Catherine. La foule qui y est rassemblée est de beaucoup la plus nombreuse que j'aie rencontrée encore dans le monastère : tous les morts du couvent sont ici, tous les morts depuis des siècles. C'est l'immense communauté des religieux trépassés.

Communauté rigoureuse ; tout est en commun dans l'ossuaire, car le squelette de chacun y abdique sa personnalité. Les crânes sont mis avec les crânes, et le reste des ossements, proprement replié, est rangé sur un autre tas. Ai-je vu mille ou dix mille crânes en pyramide ? La tête de mort, ainsi multipliée, n'est plus un sujet funèbre pour une gravure de Dürer ou une pensée de Pascal. C'est à peine si l'on discerne, dans l'amoncellement, le bord d'une orbite, le coin d'un rictus. On dirait plutôt un gigantesque jeu de boules qui a là ses réserves pour la partie sans fin que Dieu joue avec le diable. Quinze siècles de vie conventuelle y engagent en commun leurs milliers de têtes accumulées, avec leurs milliards de pensées, d'intentions, de renoncements, de remords. Et dans l'autre tas qui fait réplique au premier (un tas bien cubé, celui-là, comme du bois qu'on vend au stère), le tas où les bras et les jambes s'enchevêtrent ainsi que des brins de paille dans une meule, c'est tout un monde au repos après la danse macabre. C'est la somme innombrable des corps qui ont porté ces têtes : le total définitif, arrêté devant le Jugement, des gestes de tous ces membres que leur chair a quittés, de leurs mouvements, de leurs actions, de leurs désirs. Une société fait bloc dans cette salle d'attente, entre son passage terrestre et son destin final.

Même dans ce monde-là, il y a quelques privilégiés. Les archimandrites ne sont pas soumis à la dislocation du squelette. Et ils ont droit à une petite boîte particulière où tous leurs os sont rangés, crâne compris. Et puis, à la porte de la salle, comme pour introduire le visiteur dans l'assemblée funèbre, un mort est assis, tout habillé, tenu droit par on ne sait quelles attaches qui le fixent au mur. Il semble que sa tête ait failli rouler de ses épaules, car elle penche si fort en avant qu'on croirait qu'elle vous

LE FRÈRE PACOME, SES CHATS ET SES TABLEAUX.

regarde par en dessous, de ses orbites creuses. Ce squelette est celui d'un ermite qui vivait au VI^e^ siècle dans la montagne et qui porte le nom de saint Etienne, comme le premier martyr. On lui a fait l'honneur de l'ériger ainsi dans sa robe, son chapelet au métacarpe. Quelle sainteté dut être la sienne pour qu'il soit mis au dessus et à part de l'éternelle fraternité qui unit indissolublement les ossements de tous les autres !

« Il n'y a donc pas de cimetière à Sainte-Catherine ? »

— Mais si », me dit mon guide.

Et il me montre l'enclos en contre-bas de l'ossuaire. Quelques pieds carrés, cinq ou six tombes en tout : c'est-à-dire cinq ou six croix sur des monticules qui font à peine onduler le sol sablonneux. C'est bien assez. On ne reste pas longtemps dans ce cimetière-là : le temps, tout juste, qu'un nouveau mort vienne réclamer une place. Il n'en faut pas plus, dans cette terre de sécheresse, pour que le décharnement s'accomplisse, et même une sorte de momification. Que parlais-je, tout à l'heure, de salle d'attente ? Elle est dans ce petit jardin où les morts débutants, si je puis dire, se préparent à entrer dans l'assemblée de leurs aînés.

« Ils font leur noviciat ! » me dit mon compagnon en souriant de toutes ses dents blanches.

Le noviciat de l'Eternité, dans la terre que le soleil du Sinaï purifie de son feu. Le mot a été prononcé comme une innocente plaisanterie... Je l'ai laissé longtemps résonner dans le silence prodigieusement riche qui emplit la haute vallée. Car il m'a paru soudain qu'un tel noviciat est celui de toute vie humaine, saisie par l'appel de ces cimes comme pour le plus direct avènement de la nature à l'éternel.

Bonzes près de Siom-Réap (Cambodge).

PEINTRES DE MONTMARTRE EN VOYAGE

En imaginant d'aller faire flotter bien loin de la Butte le pavillon de Montmartre, Mme Madeleine Horst a eu une idée ingénieuse et hardie. Et comme il est souvent vrai que le succès répond à l'appel des audacieux, son initiative a été une réussite. Certes, l'art français est représenté largement à l'étranger dans les musées et dans les collections ; il figure à de nombreuses expositions et les « missionnaires » ne manquent pas pour en faire valoir les mérites. Mme Madeleine Horst a voulu tenter un effort en faveur de la France d'outre-mer. Elle est partie pour l'Extrême-Orient, choisissant l'Indochine pour champ de son expérience.

Montmartroise racinée, elle emportait avec elle des toiles de peintres notoires et aussi de jeunes peintres fidèles au vieux terroir parisien qui a vu vivre et monter parfois vers la gloire tant d'artistes. Les tableaux qu'emmenait avec elle en Indochine Mme Horst réunissaient les champions de la Butte d'hier et ceux d'aujourd'hui.

Le succès, nous l'avons dit, fut complet. A Saïgon, à Hanoï, l'exposition fut fort goûtée. La foule se pressa pour admirer les œuvres que Paris lui envoyait. L'organisatrice pensa qu'elle pouvait pousser plus loin. Elle s'en fut en Nouvelle-Calédonie. On n'a pas souvent, on le pense bien, l'occasion de prendre contact, à Nouméa, avec la peinture actuelle. L'accueil ne fut pas moins sympathique qu'en Indochine, et dans l'un et l'autre pays un espoir et un vœu se formulaient : qu'un tel voyage ne demeurât pas sans lendemain.

Mais elle ne s'est pas bornée à emmener Montmartre aux antipodes. Elle a eu la bonne fortune de pouvoir placer sous les yeux des Parisiens des images de ce beau pays d'Indochine. Ce sont les gouaches du peintre Roger Bertin, un vrai Montmartrois qui fit ses « humanités » à l'école de la rue Foyatier, où il rêvait déjà de terres lointaines et des rives asiatiques. Le vernissage de son exposition, rue Lepic, a été une petite fête, à laquelle les « Poulbots » n'eurent garde de manquer et où le ministre de la France d'Outre-Mer s'était fait représenter ainsi que le haut-commissaire, M. Léon Pignon.

De Saïgon, du Cambodge, d'Angkor, Roger Bertin a rapporté des gouaches où il a fixé des scènes de la vie populaire, des monuments, des paysages. Ses œuvres sont d'un peintre authentique et n'ont jamais ce caractère strictement documentaire qui rend parfois si fastidieux les feuillets de route de certains voyageurs. Ces notes, largement et vivement traitées, évoquent avec couleur et avec bonheur des aspects d'un monde et d'une civilisation attirants, mais peut-être impénétrables à nos esprits occidentaux.

R. D.

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin et Pierre Bizet).

Le peintre Roger Bertin a été choisi pour exécuter le portrait du roi du Cambodge, S. M. Norodom Sianouk, et il a pu faire figurer cette œuvre a son exposition a Paris.

Lors du vernissage, M. Ponge, représentant M. Pignon, s'entretient avec l'artiste. Les « Poulbots » donnent une aubade a Mme Horst.

Ces deux gouaches de Bertin évoquent la vie de Saigon, ou l'opium a gardé son attrait.

POUR ACCROITRE LA VITESSE, LES CONCURRENTS RECHERCHÈRENT LES LIGNES AÉRODYNAMIQUES.

LE DERBY DES MOINS DE QUINZE ANS A MAINTENANT SON CHAMPION DE FRANCE

PAR JEAN-CLAUDE PEDRON

C'EST une nouveauté qui nous vient d'outre-Atlantique. Aux Etats-Unis, le Soap Box Derby, derby des « boîtes à savon », connaît une vogue considérable. Les grandes marques automobiles s'y intéressent et les finales se déroulent régulièrement en présence d'une foule énorme.

Pour la première fois en France, des épreuves semblables se sont courues dans toutes les grandes villes en vue de la finale, qui s'est disputée dimanche dernier au parc des Expositions de la porte de Versailles. Elle réunissait les cinquante-quatre vainqueurs des éliminatoires et les petites automobiles construites de leurs mains. Automobiles sans moteur, d'un poids de 40 à 60 kilos, et qui se lançaient sur une piste de bois de 400 mètres spécialement construite et présentant successivement des pentes de 20, 16, 6 et 2 % et une dénivellation totale de 20 mètres.

C'était extraordinaire d'enthousiasme ! Les jeunes concurrents « y croyaient » et les parents, les soigneurs, les supporters n'étaient pas moins enragés. Les constructeurs avaient déployé une ingéniosité qui laisse rêveur. C'est ainsi que, les roulements à billes étant interdits, certains mécaniciens en herbe avaient assuré un système de graissage en course. L'un d'eux avait même réinventé le graissage automatique par un jeu de cames appuyant sur des tubes de caoutchouc pleins d'huile.

D'autres avaient gelé les bandages creux des roues pour diminuer l'adhérence. Les voitures étaient munies de freins, mais personne ne s'en servait avant la ligne d'arrivée, et le record fut homologué à plus de 41 kilomètres à l'heure. Il y avait des chefs-d'œuvre d'aérodynamisme, et l'on y accédait encore en baissant la tête casquée de cuir.

Entre deux éliminatoires, les pneus étaient soigneusement protégés du soleil par des chiffons humides, voire des housses complètes, et l'on entendait, à l'appel des séries, des : « Où est la burette ? » « Passe-moi la burette ! » qui révélaient à quel point le lubrifiant jouait un rôle déterminant dans le succès espéré. Les « pères » s'affrontaient, chacun défendant les qualités techniques de son poulain et accusant les autres pères d'avoir mis la main à la pâte.

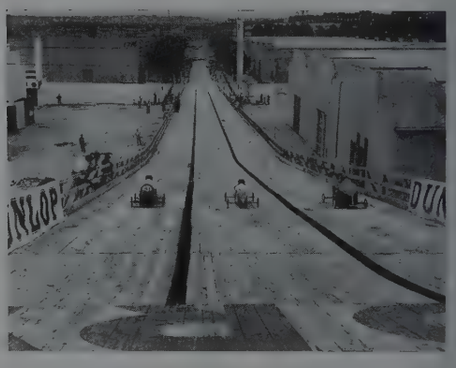
Tout cela émouvant au possible et extraordinairement sympathique. Assez froid au début, le public s'anima peu à peu et, dès les demi-finales, se mit à applaudir et à hurler selon les traditions les plus authentiques du sport. Enfin restèrent en piste : François Brunesseaux, de Reims, portant le numéro 43, et Jean-François Fréon, de Paris, portant le numéro 6. La lutte promettait d'être chaude, et elle le fut.

C'est en effet d'une longueur seulement que le 43 remporta le championnat de France du Derby des moins de quinze ans. Quelle émotion ! Le pauvre petit champion en pleurait, tandis que la horde des photographes — qui ne respecte rien, comme on le sait — l'engageait énergiquement à sourire.

LES VOITURES, AMENÉES SUR PLACE EN CAMION...

... SONT A NOUVEAU VÉRIFIÉES AVANT LE DÉPART.

DÉJA LES CONCURRENTS SE METTENT EN LIGNE...



... ET S'ÉLANCENT A TOUTE ALLURE SUR LA PISTE.

LA LIGNE D'ARRIVÉE EST A 400 MÈTRES DE LA.

Le chevalier d'Orgeix, l'un des grands vainqueurs du tournoi, passe la butte sur Arlequin.

LE CONCOURS HIPPIQUE DE DEAUVILLE

Par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

La ligne grise d'une plage ponctuée de cabines, de « greens » et de « courts », avec l'arrière-plan somptueux du casino, des hôtels et des villas, voilà un ensemble familier qui vient naturellement à l'esprit en évoquant Deauville.

Moins connu est l'arrière-pays, ses bouquets d'arbres espacés, ses prairies verdoyantes dont la fraîcheur compose une Normandie plus reposante. Dans une symphonie colorée de fusains et de géraniums, le quartier des « cottages » est une pointe avancée de la nature qui prépare la surprise du champ de courses, fond de tableau d'une gravure de Cecil Aldin. Il sert de transition également au mouvement de terrain où s'est donné le concours hippique.

Un carré d'herbe haute pour bergerie d'enfant, tel est le coin charmant du parc de l'hôtel du Golf où se sont courues les épreuves dans le week-end du 8 au 11 juillet. Des tribunes on aperçoit la mer, mais personne n'y prête attention. L'intérêt se concentre sur les obstacles. Butte de 2 mètres, sans méchanceté apparente, mais sur laquelle « il faut s'envoyer » ; rivière précédée d'un plan incliné masquant à l'avance la traîtrise de l'eau, quadruple barres noires et blanches à l'aspect impressionnant.

A Deauville, les tracés sont suivis programme en main. Pas d'attention intermittente, ce qui est le cas pour certains sports mondains. On fut heureux d'applaudir les champions étrangers, le lieutenant-colonel Llewellyn, Britannique impétueux, virtuose des tournants pris à toute allure, le chevalier de Selliers de Moranville, dont le cheval Sea Prince est célèbre par son style rythmé. On fit fête à une nouvelle venue, Mme Abd-el-Salam, jeune cavalière égyptienne qui a monté Ustaritz B, sujet français, avec une rare élégance.

Le paddock s'anime avant les parcours, traditionnel hourvari précédant l'entrée en piste. Les habits rouges, les cavalières se présentent au jury. La cote de chacun est établie le premier jour. M. Boutté, le chevalier d'Orgeix remportent les suffrages. Ils furent, du reste, les vainqueurs du tournoi. Mlles Howlett et Bonnaud créent, dès les premières foulées, un climat de certitude. Mlle Michèle Cancre a cadencé Aiglon à sa manière. Pour les grandes cravaches, la butte se passe du « tac au tac », les fatidiques barres noires et blanches se négocient sans dommage. On avait surestimé la rivière, les bons chevaux la franchissent d'une trajectoire triomphante.

Ces séries heureuses sont un succès personnel pour le commandant Brousset, chargé de la piste. Quelques chutes, cependant, viennent rappeler que l'équitation violente comporte une pointe de risque.

En marge des performances, les mondanités sont allées leur train. Deauville met heureusement de côté les vocables habituels de « galas » et de « nuits ». Le casino se contente de « raouts » d'une haute élégance, de couverts « à la française ».

Ainsi ce dîner offert par le Comité du concours aux gentlemen et amazones. La table d'honneur était présidée par le vicomte du Pontavice de Heusey ; à ses côtés, le colonel Fresson, M. Pollet-Ternynck, le colonel Eblé, M. Viguier. Mme Abd-el-Salam fut très fêtée pour sa victoire dans la Coupe internationale des dames, Mmes Llewellyn et de Selliers de Moranville, complimentées pour leur gracieuse énergie.

Mais les participants de l'hippique ne s'attardèrent pas dans les couloirs du casino. Ils pensaient à l'épreuve du lendemain. Rentrés à leur hôtel dans la nuit étoilée, ils furent payés de leur sacrifice lorsque, dans la féerie lumineuse d'un après-midi de victoire, ils « posèrent à plat » dans l'éclat de leur gloire sportive.

Mme Abd-el-Salam, révélation du concours.

Une grande cravache, le colel Llewellyn.

M. Boutté, vainqueur de la Coupe internationale, félicité par M. Pollet-Ternynck.

Au dîner, Mme Fossorier (Mary Morgan), avec Maurice Garçon et Francis Ambrière.

PENDANT LES ENTR'ACTES, LA CRITIQUE CHERCHAIT AVIDEMENT L'OMBRE ET LA FRAICHEUR.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

TRAGÉDIE ★ COMÉDIE

PAR YVES GANDON

Les concours du Conservatoire ont été cette année, dans l'ensemble, d'une tenue fort honorable. Assurément les hommes y ont montré une assez nette supériorité sur les femmes. Mais le jury, en multipliant les récompenses, a comblé par sa bonhomie indulgente l'écart qui les séparait. Comme presque tous les ans, le concours de tragédie a été le moins brillant. Quatre hommes et cinq femmes y ont, durant près de trois heures, tenté de nous émouvoir, et il n'est pas exagéré de dire qu'aucun d'eux n'y a vraiment réussi. Certains, comme M. Mollien dans *le Cid,* ou M. Julien Denys (premier accessit) dans *les Erinnyes,* ont été franchement ridicules. Pour M. Denys, qui est doté d'une voix admirable, le choix du texte constituait d'ailleurs le premier élément du désastre. M. Jean Leuvrais a obtenu un deuxième prix pour son Titus. Je ne comprends pas pourquoi. Il m'avait paru terne, malgré une bonne diction. En revanche, M. Gilbert Vilbon avait composé un Antiochus conforme à l'esprit racinien, à la fois passionné, noble et digne. C'est à lui que j'eusse donné un deuxième prix.

Mlle Nathalie Nerval a obtenu, elle, son deuxième prix de tragédie. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne le lui ait pas attribué il y a deux ans. Elle m'avait paru alors aussi bonne qu'aujourd'hui. Sa Roxane est acceptable, encore qu'un peu trop ténébreuse. Mlle Nerval a une belle voix, beaucoup d'assurance, et tout ce qu'elle fait est médité. Trop de métier déjà ? Il ne lui resterait plus, en ce cas, qu'à l'oublier un peu, pour revenir à sa vraie nature. Reste qu'elle était vraiment la meilleure des concurrentes. Mlle Monireh, qui a, elle aussi, enlevé son deuxième prix, et qui est, je crois, de nationalité iranienne, marque un vrai tempérament, mais plus à son aise dans le drame noir que dans la tragédie classique. Et sa trop jeune Agrippine avait des accents d'une excessive vulgarité.

Il serait peut-être charitable de passer sous silence les autres candidates : d'abord Mlle Marcelle Ranson, Phèdre de vingt ans, qui, pas une seconde (et on l'excuse, vu son âge tendre), n'a l'air de comprendre ce qu'elle dit. Sourire comme elle le fait, en prononçant : « Dieux ! que ne suis-je assise... » relève de l'aberration. Quant à Mlle Françoise Seignex, qui minauda le rôle de Bérénice, elle n'a rien d'une tragédienne. Enfin, Mlle Madeleine Callergis a été une Eriphile bien disante, mais trop scolaire et à court d'émotion.

Le concours de comédie nous réservait, par chance, plus de sujets de satisfaction. Chez les hommes, deux premiers prix, tous deux mérités, MM. Jean-Paul Roussillon et Michel Galabru. Le premier, âgé de dix-neuf ans, révèle une riche nature de théâtre. Aussi bien dans l'Arlequin de *la Double Inconstance* que dans le Grignan de *Bataille de dames,* il multiplia les trouvailles cocasses, variant constamment sa mimique, alerte, sentimental, timoré, ahuri. Il a pour lui l'instinct, le comique spontané. C'est le Brasseur de demain.

Michel Galabru, à première vue, donne l'impression d'une force comique irrésistible. Il faut dire, à sa louange, qu'il avait bien choisi ses textes : le Matamore cornélien, d'une part, le cabotin courtelinesque des *Mentons bleus,* de l'autre. Mais regardons-y d'un peu près : si le second n'est pas très élevé dans l'ordre de la bouffonnerie, ou du moins débite un texte assez « coulant », l'alexandrin de *l'Illusion* nécessite chez le comédien, pour porter de tout son poids, autant d'intelligence que de fantaisie. M. Galabru, par ses grimaces, ses remuements de moustache et de sourcils, ses tirements de langue, ses allées et venues, mais aussi par l'aisance de ses changements de registre, le tonnerre toujours intelligible de sa voix, a soulevé bien des fois la joie de toute la salle.

Après ces deux brillants sujets, MM. Jean Pignol et Gilbert Guiraud ont reçu un second prix. Le matin, M. Pignol avait composé un Alceste honnête, un peu modernisé, mais valable. Le soir, nous le vîmes fort à son aise dans le Marius de son presque homonyme. C'est un bon acteur, sans éclat, mais qui peut s'améliorer. M. Guiraud a le tort de trop compter sur la vertu de son sourire meublé de belles dents. Son Valentin d'*Il ne faut jurer de rien,* élégant et gai, avec un brin d'impertinence, était défendable. Je n'en dirai pas autant de son marquis de Presles dans *le Gendre de M. Poirier.* La désinvolture n'a rien de commun avec la vulgarité.

Des accessits ont été donnés à MM. Louis Velle, Charles Millot, Roger Mollien et Raphaël Albert-Lambert. Assez bon en Fantasio, sympathique et distingué, M. Velle a malheureusement compromis toutes ses chances par une fort médiocre interprétation de *Monsieur Vernet.* Le texte de Jules Renard en était complètement éteint. M. Charles Millot, Géronte passable à la remorque de Pierre Bertin, puis montrant un jeu sans brio, mais naturel, dans un rôle

de *Jazz*, ne fera plus beaucoup de progrès. M. Roger Mollien n'a que dix-neuf ans, et son Lorenzaccio a plu. Il nous étonnera peut-être l'an prochain. Rien à dire de M. Raphaël Albert-Lambert, qui doit plus à son nom qu'à son talent à venir.

Un seul des concurrents m'a paru victime d'une réelle et criante injustice. C'est M. Jean-Pierre Jorris. Il nous avait donné, en comédie classique, un Hamlet d'une sobriété, d'une intelligence, d'un feu sourd qui méritaient un premier prix. En comédie moderne il s'est attaqué au Caligula de Camus, deux rôles ardus, et interprétés sans défaillance. Je crains que son erreur n'ait été de se confiner dans le drame, ce qui risquait, auprès de certains, de faire passer son jeu pour monocorde. N'importe ! voilà un bel acteur, et qui aura sa revanche.

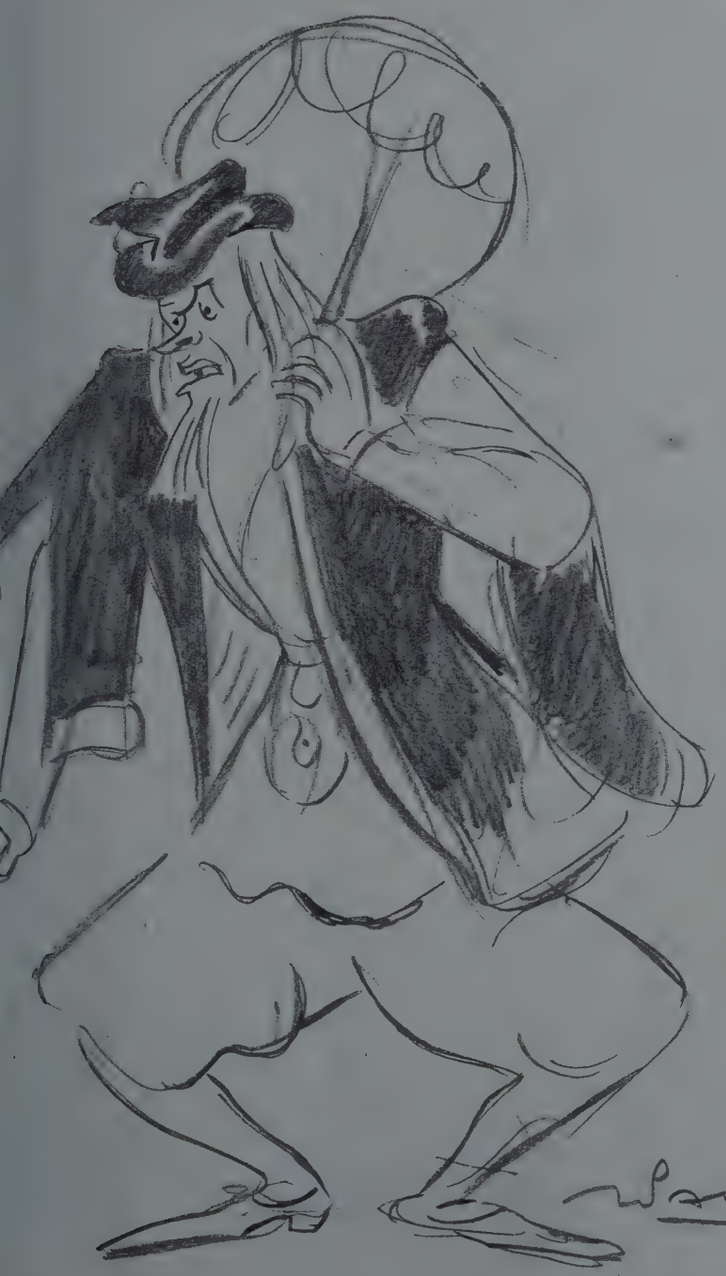
A quoi bon parler des autres ? Je citerai seulement M. Jean Leuvrais, qui, deuxième prix l'an dernier, a, cette fois, gagné son premier prix le matin avec un bon Richard II et l'a perdu l'après-midi dans un Turelure impossible à concevoir.

Deux premiers prix de comédie chez les femmes, pourquoi pas ? M^lle^ Eliane Bertrand méritait le sien par son Araminte des *Fausses Confidences*. Quelque froideur, mais de la distinction, de la grâce, le plus joli sourire. M^lle^ Nathalie Nerval a été tour à tour la Cléopâtre shakespearienne et la Dame aux camélias dans la scène finale. Comme en tragédie, il ne lui reste plus qu'à se détendre pour monter d'un cran.

Il est impossible d'être d'accord avec le jury qui a gratifié de trois seconds prix M^lles^ Francine Allard, Callergis et Monireh. On fera volontiers une exception pour la première, qui, moins que moyenne dans le rôle d'Henriette des *Femmes savantes*, se racheta de façon éclatante dans *les Deux Ecoles*, de Capus. Mais les autres !

Trois accessits, décernés à M^lles^ Françoise Seigner, Marcelle Ranson et Françoise Parel, complètent le palmarès. Vrai ! le jury était en veine de galanterie.

Je ne terminerai pas cet article sans signaler que le prix Lucien-Descaves, « destiné à couronner le concurrent, homme ou femme, qui, dans l'ensemble du concours, aura montré les dons les plus prometteurs et le sens théâtral le plus sûr, sans aucune considération d'ancienneté, de notes scolaires ou de toute autre opportunité », a été attribué, par un jury de quatorze critiques, à M. J.-P. Roussillon par 9 voix contre 3 à M. Pignol et 2 à M J.-P Jorris.



M. Millot (ci-contre) obtint un premier accessit en jouant Géronte, tandis que M. Galabru, en matamore, était doté d'un premier prix.

ART LYRIQUE

PAR ROBERT KEMP

Cette année, les trois grands concours d'art lyrique, au Conservatoire, ont été assez réconfortants. On sent que les classes sont mieux faites et qu'elles sont mieux surveillées, de haut. Le progrès se marque dans le style, qui est plus pur, le choix des morceaux et des scènes, d'où le « pompiérisme » est chassé patiemment, prudemment... Les épreuves, si elles ne révèlent pas des maîtres, dépassent l'apprentissage. Les lauréats donnent déjà des impressions d'art... Ce ne seront pas des choristes. Ils ne seront pas condamnés, j'espère, à rabâcher le vieux répertoire sur des scènes de province.

Je dis cela, et je tremble, car, enfin, il faut que ces progrès s'accompagnent d'un grand effort pour la résurrection d'un élan du public des grandes villes vers la bonne musique, de sacrifices des municipalités et d'un soutien efficace de l'Etat pour la décentralisation... Or on vient de rogner sur les derniers budgets. Alors, à quoi bon fabriquer de meilleurs interprètes s'il n'y a pas de scènes pour les recevoir et d'orchestres pour les accompagner ?

Les jurys de 1950 ont gaillardement distribué les récompenses. Je signalerai les concurrents qui m'ont le plus frappé ; les « espoirs », comme on disait ironiquement.

Espoirs, certes, des artistes comme M. Jacques Doucet, premier nommé des trois épreuves ; premier prix de chant (*la Vague et la Cloche*, et le *Faust*, de Schumann), premier prix d'opéra (Athanaël de *Thaïs*, et encore *Faust*), premier prix d'opéra-comique (*Lorenzaccio*, de Moret). Ce solide baryton, dont la voix sonne un peu comme celle de Delmas, fera-t-il la carrière de son glorieux aîné ? Il a une belle tenue en scène, son chant est noble, il ne redoute pas la musique épineuse. M. Xavier de Ruelle « vibre » avec excès ; mais ce défaut donnait au tsar Boris une rudesse et presque un accent russes dont on s'accommodait. L'air de *Leporello* a bien servi M. Pierre Germain, dont l'articulation est aérée et qui a du piquant dans l'esprit. Avec M. Capocci, qui n'a qu'un second prix d'opéra mais un premier d'opéra-comique, MM. Sénéchal et Bacquier, brillants lauréats du concours de chant, voilà les noms à retenir, et qui grandiront. Côté des élèves hommes.

Sans doute les ténors sont rares. Sur dix-sept concurrents ils n'étaient que trois. Et aucun ne chanterait *la Juive* ni *Guillaume Tell*. Consolons-nous ! M. Pierre Philippe a, du moins, un timbre agréable, et l'utilise avec adresse.

Généralement supérieures à leurs camarades, les élèves femmes ont moins brillé, cette année. Mais M^lles^ Geneviève Serres, Andrée Aubery, Jacqueline Duboulay, Francine Janin, en opéra ; M^lle^ Muzart, qui a eu le premier prix d'opéra-comique à l'unanimité en jouant *l'Education manquée*, de Chabrier — elle rappelle la charmante Eyreams de ma jeunesse — M^lle^ Mayer, qui s'est imposée en chant et en opéra-comique, sauvent l'honneur du sexe auquel nous devons non seulement nos mères, mais tant de grandes et inoubliables artistes, les Bréval, les Caron, les Raunay, les Guiraudon... « Ces voix chères qui se sont tues » ont enchanté leur génération. Nous étions près de pleurer sur les générations qui poussent et à qui ces joies allaient manquer. Nous commençons à nous rassurer.

PETITES CHRONIQUES

MORT DE R. VERLOMME

Roger Verlomme, préfet de la Seine, est mort subitement dans la nuit du 9 au 10 juillet, succombant à une crise cardiaque.

Né à Dunkerque le 14 octobre 1890, Verlomme avait fait une grande partie de sa carrière préfectorale dans son département d'origine.

Après avoir, de 1936 à 1938, occupé le poste de directeur du personnel au ministère de l'Intérieur, il fut nommé préfet de la Seine-Inférieure. Révoqué en septembre 1940 par le gouvernement de Vichy, il sortit de la clandestinité pour devenir, à la libération, préfet du Nord.

En août 1946 il se vit confier la préfecture de la Seine, où il fit preuve d'une rare puissance de travail. Très fatigué ces dernières semaines, il n'avait pas voulu se rendre aux avis des médecins, qui lui conseillaient de se reposer. Il prit une part active aux séances du Conseil général et du Conseil municipal, et se dévoua pour rendre notre capitale plus belle et plus agréable. Récemment encore on le voyait (à gauche sur notre photographie) assistant, aux côtés de M. Vincent Auriol, au gala donné en l'honneur du cinquantenaire du Métro. On peut dire qu'il est véritablement mort à la tâche.

Roger Verlomme était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire de la médaille de la Résistance.

LÉGION D'HONNEUR

Une importante promotion au titre de la Santé publique a vu accéder à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur le professeur Louis Pasteur Vallery-Radot, membre de l'Académie de médecine, président du conseil d'administration de l'Institut Pasteur, à qui ses travaux scientifiques ont acquis une vaste notoriété. En même temps que lui le docteur Bergeret, membre de l'Académie de chirurgie, et le professeur Charles Laubry, de l'Académie de médecine, ont également été promus grands officiers.

Nous avons d'autre part le plaisir de signaler que notre collaborateur Henri Lemasson, membre de l'Académie de marine, qui nous a donné une suite d'études sur les grands ports français de la métropole et de l'Afrique du Nord, vient d'être nommé chevalier au titre du ministère de la Marine.

R. D.

LE PORT DE GENNEVILLIERS

Paris port de mer est devenu une réalité. Le port de Gennevilliers, inauguré le 10 juillet par M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, permet en effet dès maintenant à huit bateaux de charger ou de décharger simultanément des marchandises d'importation ou d'exportation directes. Le trafic de la Seine va s'en trouver largement amélioré, d'autant que la capacité actuelle sera multipliée par trois dans les prochaines années. Cette intéressante réalisation est due aux efforts conjugués des chambres de commerce de Paris et du Havre ainsi qu'aux services techniques du département de la Seine.

Les travaux, financés par voie d'emprunts, se révéleront sans aucun doute parmi les plus rentables de ceux qui ont été entrepris ces dernières années.

R. D.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE SPIRITUELLE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE :

Louis Cognet, *la Réforme de Port-Royal, 1691-1618* (Editions Sulliver, 274 pages). C'est le premier des trois volumes que l'auteur se propose de consacrer à la Mère Angélique et son temps. Dédié à la mémoire d'Augustin Gazier, il met en œuvre une abondante documentation, jusqu'ici peu accessible au public, qui donne un portrait très fouillé d'Angélique Arnauld, l'une des grandes réformatrices monastiques de son époque, après être devenue abbesse à onze ans et sans aucune vocation. Elle dira plus tard : « Moi, j'ai été maudite quand les hommes m'ont faite abbesse — et non Dieu. »

Une page émouvante retrace la fameuse « Journée du guichet » — le 25 septembre 1609 — où sa famille vint heurter l'huis du grand portail de Port-Royal pour sommer Angélique de la recevoir. On lui refusa l'entrée, mais un dialogue dramatique s'engagea à travers la grille du parloir, à la suite duquel la Mère tomba sur le sol sans connaissance. Cette crise joua un rôle décisif dans l'évolution psychologique qui fit d'elle la véritable maîtresse de Port-Royal, où elle restaura la règle cistercienne primitive dans toute sa rigueur.

L'hospitalité de la maison n'en fut pas moins proverbiale. L'abbesse voulait que les hôtes fussent reçus avec toutes sortes de charité. Elle exigeait notamment « qu'on eût plus d'affection à bien traiter les capucins et autres pauvres religieux qui ont moins accoutumé de l'être chez eux, où ils trouvent assez d'occasions de pratiquer la mortification ». On leur servait du veau, du mouton, du bœuf, car on ne savait alors ce que c'était que de mettre de la volaille au pot, à moins qu'il n'y eût des malades dont l'état exigeait un bouillon plus nourrissant.

Aussi le Père Archange disait-il à l'abbesse : « Vous êtes mal nommée, madame de Port-Royal ; votre vrai nom est madame de Cœur-Royal. »

LA DIPLOMATIE MODERNE :

Pierre Rain, *la Diplomatie française : de Mirabeau à Bonaparte* (Plon, VIII-258 pages). Dix années remplies de plus d'événements qu'un siècle entier. L'auteur, spécialiste de l'histoire diplomatique par ses livres et son enseignement à l'Institut d'Etudes politiques, nous montre comment, après avoir renoncé aux conquêtes, la Révolution a abouti, dix ans plus tard, à l'impérialisme.

Mirabeau avait tracé de l'Europe à la veille de la Révolution un tableau clairvoyant. Gambetta dira de lui qu'il fut le plus glorieux génie politique qu'ait eu la France depuis Richelieu. Eloge peut-être excessif. Lorsque Petion et Robespierre font voter par l'Assemblée nationale la déclaration par laquelle la France s'engage à ne point recourir à la force contre les peuples libres, Mirabeau observe que si nous pouvons changer notre système politique nous ne pouvons obliger les autres pays à nous imiter.

Mais Camille Desmoulins fait appel à la libération des peuples. La Législative oblige le roi à déclarer la guerre à l'empereur.

Et la proclamation par Danton du principe des « frontières naturelles », que la France doit atteindre, engage le pays sur la voie qui le conduira à la politique impériale.

Ce processus est exposé avec une clarté et une sûreté d'érudition qui assignent à ce livre — deuxième d'une série — une place d'honneur dans toute bibliothèque d'histoire moderne.

ALBERT MOUSSET.

UNE CRÈCHE DÉCORÉE PAR PAVIL

Dans le XVIIIe arrondissement a récemment été inaugurée une nouvelle crèche départementale, la crèche du Château-Rouge. Elle est située rue Richomme, et à l'inauguration assistaient, avec le président du Conseil municipal, M. Pierre de Gaulle, le président du Conseil général, M. Massiani, le directeur général de l'Assistance publique, le docteur Leclainche, le président de l'Académie de médecine, le professeur Lesné, et nombre d'autres personnalités.

Cette crèche, qui est la première d'une série, car d'autres doivent s'ouvrir assez prochainement à Paris et dans la Seine, s'élève sur l'emplacement de maisons qui furent détruites par les bombardements. (Il en subsiste d'ailleurs des débris dont il est souhaitable qu'ils disparaissent promptement). Elle est aménagée de façon extrêmement moderne et comprend 30 lits et une salle à manger qui peut aussi servir de salle de jeux.

La décoration a été confiée à notre collaborateur Julien Pavil, dont la bonhomie souriante et la fantaisie se sont donné libre cours en des panneaux dont les inventions sont bien propres à réjouir les petits qui vivront dans ce cadre. Les animaux et les jouets s'y mêlent de façon charmante en des compositions pleines d'inventions amusantes propres à plaire aux tout-petits et qui témoignent de la part du peintre d'une grande compréhension et d'un grand amour des enfants. Il faut souhaiter que d'autres occasions soient offertes à notre ami Pavil de manifester son talent de décorateur.

LE DÉPART DE M. DE BARROS

A l'occasion du prochain départ de Paris de M. Jaime de Barros, consul du Brésil, et de Madame, un dîner a été offert en leur honneur par un groupe de personnalités brésiliennes. S. E. l'ambassadeur de Souza-Dantas et M. Salgado do Santos, consul général, ont rendu hommage à l'action menée par M. de Barros pour le resserrement des liens culturels franco-brésiliens. De leur côté, les artistes et les intellectuels brésiliens résidant à Paris ont tenu à marquer à M. de Barros leur sympathie et leur regret de le voir quitter la capitale, au cours d'un cocktail donné à la Maison de l'Amérique latine.

LE PRIX DE L'HUMOUR

L'académie de l'Humour, réunie autour de son prince président — Curnonsky, prince des gastronomes — vient de décerner son prix annuel à Henri Calet pour son livre *l'Italie à la paresseuse*. Le montant de cette récompense s'élève à 1 franc. Le lauréat ayant refusé le paiement par chèque, la somme lui a été remise sur-le-champ en une pièce d'argent par M. O'Followell, que sa barbe « académique » a tout naturellement porté à la dignité de secrétaire perpétuel. M. Henri Calet n'a pas révélé l'usage qu'il entend faire de son prix.

AU MUSÉE GOYA DE CASTRES

Une fort intéressante exposition vient de s'ouvrir à Castres, au musée Goya. Elle est consacrée au maréchal de Ligonier, qui, né à Castres, émigra en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes et atteignit aux plus hautes charges militaires. Il fut inhumé à l'abbaye de Westminster, où se trouve son mausolée, que nous reproduisons. Grâce au concours des musées du Louvre, de l'Armée, de Versailles, de la Monnaie, du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, et grâce aussi à l'apport d'œuvres et de documents inédits provenant de collections privées, le musée Goya a pu réussir une exposition qui vaut également sur le plan historique et sur le plan artistique.

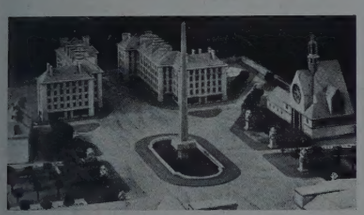
TOULON N'A PAS OUBLIÉ RAIMU

La ville de Toulon a décidé d'élever un monument au grand acteur Raimu. L'exécution en a été confiée au sculpteur Raymond Servian, qui a présenté sa maquette dans son atelier aux membres du comité. Mme Raimu et Mme Dominique Nohain, fille du célèbre comédien, assistaient à cette présentation où les assistants retrouvèrent avec émotion les traits de celui qui a laissé un si grand vide sur la scène française.

UN MONUMENT A LA GLOIRE DE BRANLY

Un comité national s'est constitué pour élever un monument à Edouard Branly. Et également fonctionne une section internationale que préside M. Edouard Herriot.

C'est à Amiens, où Branly naquit le 23 octobre 1844 — il vécut près d'un siècle — que cet hommage lui sera rendu. Et ces jours derniers M. Tournon, de l'Institut, membre du comité et gendre du génial inventeur, exposait à la presse et aux amis du savant, réunis au pavillon d'Armenonville, à Paris, le projet qui sera prochainement



réalisé. Pas de statue emphatique et plus ou moins bien venue, mais, à une des sorties d'Amiens, un ensemble architectural et paysagiste destiné à parer en même temps la cité. Au centre d'une esplanade, bordée à droite et à gauche d'arbres en quinconce et de fontaines monumentales, une antenne se dressera sur un socle de granit où sera encastré un médaillon à l'effigie d'Edouard Branly. Au fond, deux vastes bâtiments symétriques, aux décrochements harmonieux. Sur la droite, la nouvelle église Saint-Honoré, remplaçant l'ancienne détruite durant les hostilités. En bref, un ensemble sobre et grand, digne de la haute mémoire qu'on veut exalter. — P.-E. C.

LA TENUE D'ÉTÉ DES FACTEURS

Une heureuse innovation du ministère des P. T. T. a doté les facteurs d'une tenue d'été de toile kaki qui leur assurera pendant les fortes chaleurs un légitime bien-être. Ceux des départements méridionaux et de Paris ont été vêtus par priorité. Mais les quelque 40.000 facteurs de la métropole en sont munis aujourd'hui.

Plaisirs, risques et psychologie de la route, vitesse, manœuvres délicates, style sont étudiés à fond dans un livre original et plaisant, abondamment illustré : **ACCÉLÉREZ !** par Edmond DUJARDIN, préface de Ch. FAROUX. Beau vol. de 272 pages, 550 fr. franco. Éditions Ed. Dujardin, Arcachon (C. P. Bordeaux 1528-63).

NOUVELLES RELIGIEUSES

POUR L'ABBAYE NOTRE-DAME-DU-PRÉ

Le 7 juin 1944, le lendemain même du débarquement, le vieux couvent des bénédictines de Notre-Dame-du-Pré, à Lisieux, fondé par Guillaume le Conquérant et où Thérèse de l'Enfant Jésus fit sa première communion, fut écrasé par les bombes. Vingt religieuses périrent ; les quarante autres ne trouvèrent d'abord pour abri qu'une étable et mènent depuis lors une vie errante, avec la tenace volonté de rebâtir leur monastère. Pour les y aider, Paul Claudel leur a généreusement abandonné ses droits d'auteur sur un poème, *Sainte Thérèse de Lisieux vous parle*, que les bénédictines viennent d'éditer dans un tirage limité à 2.000 exemplaires ornés de deux gravures sur bois d'après les dessins originaux d'Henry de Waroquier. (Comptes chèques postaux Paris 7454-79.)

LE CONGRÈS MARIAL NATIONAL DE RENNES

Fondés en 1927 sur l'initiative de l'évêque de Chartres, Mgr Harscouët, les congrès mariaux ont lieu tous les quatre ans. Le dernier en date s'était tenu en 1946 à la Salette. Cette année, le cinquième s'est déroulé en Bretagne, « au pays des pardons ».

Pour retrouver à Rennes les Vierges bretonnes : Notre-Dame du Folgoët, Notre-Dame du Roncier, Notre-Dame de la Guerche, les Madones des grands sanctuaires français : Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Lourdes et, même, Notre-Dame de la Garde, la « Bonne Mère » des Marseillais, avaient traversé toute la France. Elles ont participé aux magnifiques cérémonies du congrès de Rennes.

Car un congrès marial n'est pas seulement une suite de séances d'études réservées aux théologiens et aux spécialistes. Certes, il y eut de fort belles conférences, parmi lesquelles nous citerons spécialement celle de M. Jean Guitton, professeur aux Facultés de Dijon et de Montpellier, sur *Marie et le mystère de l'existence humaine*.

Mais, à côté, il y eut aussi de grandes manifestations religieuses et même des jeux plus profanes qui attirèrent d'immenses foules.

C'est ainsi que le jeudi vit groupés au nombre de plus de 40.000 les enfants de toute la Bretagne sur l'hippodrome des Gaveulles pour un grand jeu dramatique.

Un autre jeu dramatique, dû à Henri Brochet : *le Triomphe de la femme aux douze étoiles*, rassembla le samedi, sur l'immense place du Champ-de-Mars, la foule des catholiques rennais.

Au Champ-de-Mars aussi fut célébrée, le dimanche, la messe de clôture, dite par E. Em. le cardinal Liénart. Mgr Roncalli,

nonce apostolique, prononça le sermon et S. Em. le cardinal Roques donna lecture d'un message pontifical aux congressistes de Rennes.

Une grandiose procession termina le congrès. Les prélats entouraient les vingt-deux statues de la Vierge que portaient des délégations en riches costumes bretons.

S. Exc. Mgr Ro Okamoto, vicaire apostolique de Séoul, en Corée, avait profité de son pèlerinage à Rome à l'occasion de l'Année sainte pour visiter les principaux sanctuaires de France, notamment Lourdes et Lisieux. Dès qu'il l'a pu, il est reparti pour la Corée afin de rejoindre son poste. « Je repars, prêt à souffrir et au besoin à mourir avec les chrétiens », a-t-il déclaré.

Sept des fils du docteur Bormann, un des principaux dirigeants nazis, ennemi acharné du catholicisme, se sont convertis à la religion catholique, et l'un d'eux se prépare au sacerdoce.

Le 17 novembre 1944 les Allemands dynamitèrent la cathédrale de Saint-Dié. L'explosion détruisit la châsse fameuse contenant les restes du saint patron de la ville. Quelques débris seulement en furent recueillis dans les décombres. Une nouvelle châsse de céramique et d'orfèvrerie, contenant les précieux ossements sauvés du sinistre, a été bénie par S. Exc. Mgr Brault, évêque de Saint-Dié, le jour même où la ville a reçu la Légion d'honneur et la Croix de guerre.

COURRIER MUSICAL

On entend dire journellement qu'il y a trop de festivals. Mais le public, en définitive, est seul juge. Or, loin de montrer le moindre signe de lassitude, il a suivi avec un intérêt croissant pendant quelques semaines le voyage musical ininterrompu autour de Paris ; au nombre inespéré des pieux pèlerins s'est ajouté, en chaque cité festivalienne, un auditoire local non moins important et chaleureux. Royaumont et Clamart, après d'autres, viennent ainsi de faire leurs preuves. Rien de plus dissemblable, dans l'esprit et la forme, que ces deux dernières manifestations ; aussi ont-elles touché des mélomanes très différents, à l'encontre des « Nuits de Sceaux » et des « Musiques royales de Versailles » qui ont vu souvent les mêmes fidèles.

Royaumont reste attaché à ses conceptions initiales et cependant renouvelle ses programmes, du fait qu'il s'agit de faire, en ce temple d'élus, de la musique rare ou inédite. Le passé oublié comme le présent inconnu sont prétextes à faire chanter toutes les voix du monde ; mais ce vaste dessein trouve parfois sa meilleure expression dans une économie de moyens singulière : la journée Bach, la grande époque élisabéthaine en furent l'exemple ; plus encore, pourtant, le panorama de musique vocale espagnole superbement brossé par l'*Agrupacion Coral de Camara de Pampelune*. Cet incomparable ensemble, grand prix d'honneur du concours international de Lille, se réduit à quatorze chanteurs mixtes et, chose incroyable, constitue un véritable orchestre des voix ; tous, y compris leur chef D. Luis Morondo, sont de simples amateurs, mais de quel style ! A la tâche d'élection ils consacrent la plus grande foi et ne comptent pas leur temps ; résultat : ils surclassent les professionnels les plus entraînés. La recherche des timbres leur fait réaliser des accompagnements instrumentaux, des échos, des carillons, des percussions ; les volumes et les plans sonores apparaissent avec une netteté saisissante ; et le tout s'appuie sur une rythmique infaillible. Quant au répertoire, il est d'un goût inattaquable.

Il serait vain de comparer aux semaines musicales de Royaumont le Festival de Clamart, qui fut, au meilleur sens du terme, une manifestation essentiellement populaire ; on a donné, accessible à tous, de la bonne et vraie musique ; et la charmante cité possède un nombre assez coquet d'habitants férus de concerts pour que, douze jours durant, toutes les salles aient été pleines. Il faut dire que le choix, fort éclectique, a répondu aux goûts et aux appétits les plus variés ; formule qui s'est montrée bonne, et qui sera sans doute reprise l'an prochain. Les Clamartois exceptés, on ignore sans doute que cette jolie commune dispose, pour la musique de chambre, des élégants salons de sa mairie, pour le théâtre lyrique et les grands concerts symphoniques, de plusieurs vastes cinémas, pour la musique religieuse, d'une fort belle église, et pour les divertissements de plein air, d'un des plus attrayants théâtres de verdure que je connaisse : cadre rêvé pour la saison d'été, il s'élève au-dessus de Paris, à l'entrée d'un bois, et le décor naturel de sa scène se prête admirablement aux manifestations de folklore et de chorégraphie qui s'y sont déroulées.

L. MAURICE-AMOUR.

M. Hubert Guérin, ambassadeur de France, a inauguré l'exposition aux côtés de M. Howe, ministre canadien du Commerce extérieur.

TRENTE-QUATRE PAYS ONT PRIS PART A LA FOIRE INTERNATIONALE DE TORONTO

La IIIe Foire internationale canadienne du commerce a été inaugurée à Toronto par l'ambassadeur de France, M. Hubert Guérin, qui a souligné à cette occasion l'importance croissante de la confédération canadienne comme puissance commerciale. Le Foire de Toronto est jusqu'ici la seule foire commerciale internationale d'Amérique du Nord. Cependant, une autre s'ouvrira à Chicago en août, et c'est peut-être cette raison qui a fait que la participation des Etats-Unis à la manifestation de Toronto n'a pas été aussi importante qu'on eût pu le souhaiter. Trente-quatre pays y étaient représentés et, en dix jours, elle a reçu la visite de 40.000 hommes d'affaires.

Elle se tient dans les pavillons de la foire nationale, adossés au lac Ontario. Le site est agréable, l'organisation, excellente. Le service de presse procure aux journalistes étrangers tous les renseignements désirables. Avec la précision et la rapidité des hommes d'affaires nord-américains les services d'information renseignent les acheteurs. Si le hall des machines est impressionnant, celui des articles d'alimentation et de luxe offre, par l'harmonieuse disposition de ses stands et la gamme infinie de ses coloris, toute la production de l'Occident et de l'Orient réunis. Gros succès populaire au stand de Costa-Rica, où de ravissantes jeunes filles en costumes nationaux distribuent gratuitement les tasses de délicieux café. Des gardes de Sa Majesté Britannique, en costume d'apparat, présentent une reproduction fidèle des joyaux de la couronne. Le cognac de France voisine avec les soieries italiennes.

La participation de la Grande-Bretagne est importante dans tous les domaines. Les pays à « économie dirigée » tiennent également une grande place. La Tchécoslovaquie et la Yougoslavie offrent tout ce qu'elles peuvent produire. L'Italie montre une grande variété d'articles.

Quant à la France, elle est beaucoup mieux représentée que l'an passé et fait belle figure. Quinze stands, du textile, de l'optique, de la mécanique, de l'horlogerie et de la verrerie, des vins, des parfums et des produits du Maroc. Un tissu réversible de Lyon obtient un gros succès de curiosité.

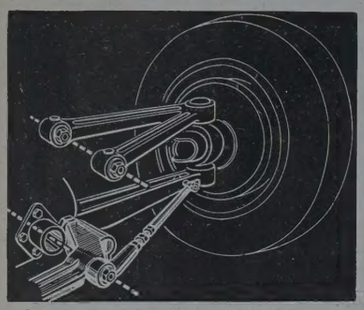
Si la Belgique a fait également un sérieux effort, en revanche la Suisse n'est qu'assez faiblement représentée. Deux faits intéressants : la première apparition d'articles allemands et espagnols.

HENRY MHUN.

Ces charmantes jeunes filles, dans leurs costumes nationaux, symbolisent huit des trente-quatre pays représentés à Toronto.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

LA TRIANGULATION « SPEED »



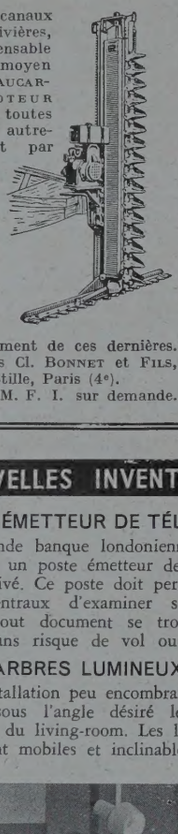
double la rigidité du train avant de la 11 CV Citroën.

Avec la triangulation SPEED, plus d'usure prématurée des amortisseurs, plus de bruit de transmission, plus de vibrations ni de réactions dans la direction ; la durée des pneus est considérablement augmentée et les revisions de l'avant-train sont supprimées.

Ces avantages vous feront adopter ce précieux accessoire qui s'impose, comme la malle arrière, l'avance variable, la culasse, les roues légères.

SPEED est vendu par votre garagiste ou aux Établissements BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



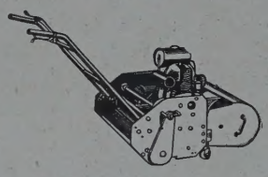
POUR tous les canaux ou bras de rivières, il est indispensable de faucarder, au moyen du NOUVEAU FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950), toutes les herbes qui, autrement, finiraient par obstruer les turbines.

La drague pour curage est le complément indispensable que doivent se procurer les propriétaires en surfaces en eau pour l'assainissement de ces dernières.

Établissements Cl. BONNET et FILS, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

Catalogue F. M. F. I. sur demande.

LA MOTOTONDEUSE 5 CV SCARABÉE



UN seul modèle, coupe 60 centimètres, à grand travail, convenant à la majeure partie des besoins. Largeur hors tout de 65 centimètres seulement permettant de passer aisément partout et de suivre les bordures les plus sinueuses.

Possibilités d'adaptation d'un chariot à siège et d'un bac à herbes.

Conduite facile. Entretien simple.

Construction de haute qualité entièrement française.

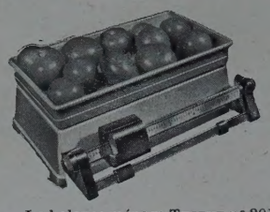
Consommation : ½ l. à 1 l. à l'heure.

Notice F. I. T. sur demande.

Production des Ets COUAILLAC et BLY. Tracteurs LABOR, 143 à 163, avenue de Paris, Châtillon près Paris.

Tél. : ALE. 34-96, 97, 98.

DEUX NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE VOTRE CONFORT...



— La balance ménage TESTUT n° 301 ;

— Le pèse-personne TESTUT n° 675.

Ces deux appareils de classe ont leur place dans tout intérieur moderne.

La balance TESTUT 301, petite, précise, élégante, pèse sans poids jusqu'à 5 ou 10 kg.

Le pèse-personne TESTUT 675, robuste, bien étudié, peu encombrant, fonctionne jusqu'à 120 kg. C'est le « thermomètre de santé » indispensable dans chaque famille.

Vous trouverez ces deux appareils chez les spécialistes du pesage et dans toutes les bonnes maisons, grands magasins, quincailleries, pharmacies, etc. MAIS ATTENTION, EXIGEZ BIEN LA MARQUE TESTUT !

A défaut, adressez-vous à :

TESTUT, 8, rue Popincourt, Paris (XIe). Téléphone : ROQ. 88-70.

LE TOUR DE FRANCE BANC D'ESSAI DES VOITURES...

LES véhicules de la caravane du Tour satisfont-ils les conducteurs qui les pilotent? *L'Automobile* ouvre parmi ceux-ci un referendum. Vous trouverez dans cette revue le questionnaire type qui sera remis à chacun de ces « as » du volant.

Vous lirez également dans *L'Automobile* :

— Comment préparer votre voiture pour les vacances ;

— Le 34e Grand Prix d'Indianapolis ;

— La Simca-1.200 « sport » ;

— Tous les résultats sportifs (Berne, Angoulême, Spa, Grenoble) ;

— L'amortisseur dépasse le stade de l'accessoire ;

— Les 24 heures du Mans ;

— Les Peugeot vous avouent leur âge ;

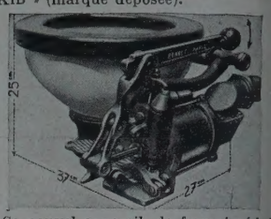
— Les pages « Tourisme » ;

— La cote des voitures d'occasion.

L'Automobile, numéro de juillet. En vente partout. A défaut, envoi contre 50 francs, 6, rue de Milan, Paris (9e). *Aucun envoi contre remboursement.*

LE CONFORT A BORD

QUELLE que soit votre embarcation : béluga, grondin, etc., vous pouvez avec avantage disposer à bord un W.-C. « KID » (marque déposée).



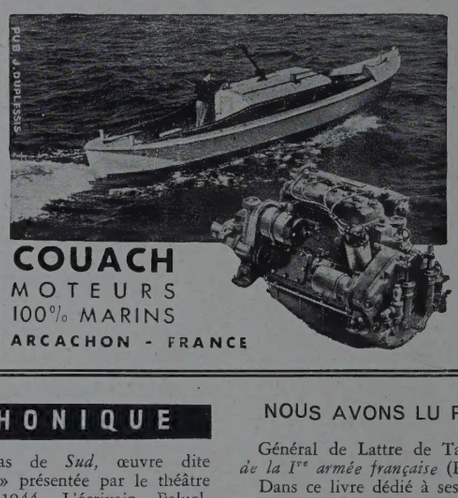
Ce nouvel appareil, de format réduit, offre tous les avantages des grands. Vous trouverez à la même maison tous les accessoires de bord tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, toilettes, etc.

Éts Cl. BONNET et FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. ARC. 95-00. Catal. F. 1.

COUACH

La pinasse type "ARCOA" équipée du moteur COUACH BD4 15/18 Cv.

A POMPES A PISTONS



CHARGE UTILE : 3 TONNES

CARACTÉRISTIQUES :

- Vitesse élevée pour une faible puissance.
- Très grande stabilité.
- Tenue à la mer remarquable.
- Tirant d'eau 0m55.
- Manœuvre aisée par un seul homme.

COUACH

MOTEURS 100% MARINS

ARCACHON - FRANCE

NOUVELLES INVENTIONS

NOUVEL ÉMETTEUR DE TÉLÉVISION

Une grande banque londonienne possède depuis peu un poste émetteur de télévision à usage privé. Ce poste doit permettre aux services centraux d'examiner sur l'écran récepteur tout document se trouvant aux archives, sans risque de vol ou de perte.

ARBRES LUMINEUX

Cette installation peu encombrante permet d'éclairer sous l'angle désiré le moindre « recoin » du living-room. Les lampes-projecteurs sont mobiles et inclinables.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Roland-Manuel et Germaine Montero viennent de réaliser sous le patronage de Marc Bernard une émission très originale, intitulée : « la Corrida ». Ils ont souligné qu'il existait une littérature fort complète sur ce sujet. Tout Espagnol qui se respecte doit aller à Madrid pour apprendre le métier de torero en ces lieux hardiment comparés à une « Sorbonne des matadors ». Qu'en pensent nos intellectuels ? Les Madrilènes peuvent, paraît-il, bon an, mal an, assister au moins à soixante corridas qui se déroulent dans leur ville, depuis le XVIIIe siècle. Grâce à des documents sonores authentiques, l'ambiance caractéristique des corridas était parfaitement rendue. Danses et chants du folklore tauromachique espagnol ont retenti, bien rythmés, accompagnés parfois du jeu des castagnettes, au cours de cette chaleureuse évocation, colorée, ardente, et sans risques pour les hommes et les bêtes...

Les pièces radiophoniques dans lesquelles des êtres souffrent et luttent sont souvent diffusées avec un succès particulier. Ce fut notamment le cas de *Sud*, œuvre dite d' « atmosphère » présentée par le théâtre populaire Juin 1944. L'écrivain Paluel-Marmont y conte une histoire de trafic illicite dans le climat d'un port où grouillent des nomades en marge de toute civilisation et fait surgir soudain un bordj où vivent des officiers français. La musique, trop modeste, joue le rôle d'un décor ; quelques notes sont égrenées de temps à autre, et là-bas, perdus dans leur bled, les jeunes militaires charment leurs loisirs en faisant marcher un phonographe. A entendre décrire certains paysages, l'envie vient tout naturellement de les contempler. Les récits d'aventures, si pittoresques soient-ils, ne peuvent guère être entièrement satisfaisants lorsqu'ils sont privés de leur complément visuel et ne se fixent pas dans la mémoire comme à la lecture d'un livre. Les voix bien timbrées de Fernand Fabie, Jacques Dumesnil, Maurice Donneaud, Henri Alegrier, ainsi que celles de leurs camarades, étaient nettes, précises.

W.-L. LANDOWSKI.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Vingt-cinq ans de la vie d'un peintre ! Tel est le thème de l'exposition Ed. Goerg à la Galerie Visconti. Cette sorte de rétrospective de l'artiste vis-à-vis de lui-même, et vis-à-vis du public aussi, permet d'établir plus justement la relation d'œuvres entre elles et de juger de l'évolution de l'artiste.

Goerg est un satiriste chez qui se mêlent le rêveur et le visionnaire. Peintre de la bourgeoisie, il fouaille celle-ci de son dédain, de son mépris, et, semblable à Goya ou à Hogarth, il se gausse de ses modèles. Pour Goerg, l'humanité est un jeu de massacre ; toutefois les masques de ses personnages, s'ils cachent souvent la laideur, font ressortir aussi de temps à autre le sourire d'une jeune fille dans ses rêveries délicates.

Généralement hostile à la représentation photographique et aux expositions dites artistiques qui lui sont consacrées, j'ai été pour la première fois vraiment pénétré d'une sensation d'art à l'exposition des œuvres de Thérèse Le Prat (Mme Philippe Stern) à la Galerie Jean Loize. Mme Thérèse Le Prat est portraitiste : elle évoque la personnalité humaine de nos acteurs les plus célèbres, saisie dans son intensité et son émotion intérieure. Voici tel mime qui s'exprime en gestes saccadés, avec une douloureuse expression ; telle actrice qui semble sortie d'une toile du Maître de Moulins sous sa coiffe blanche ; tel comédien au masque pétri de souffrance comme Beethoven ; un autre a la beauté éternelle d'un masque grec ; un visage de noir évoque toute la nostalgie de son pays. Thérèse Le Prat est une artiste doublée d'un poète.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Général de Lattre de Tassigny : *Histoire de la Ire armée française* (Plon.)

Dans ce livre dédié à ses soldats, le général de Lattre de Tassigny a entendu faire œuvre d'historien et, tout en faisant appel fréquemment à ses souvenirs personnels qui viennent animer et colorer son exposé, il met à la disposition du public, en utilisant ordres et rapports, un document essentiel sur la part militaire trop mal connue encore prise par la France à la victoire des Alliés en Europe.

Cette histoire de l'armée Rhin et Danube n'est pas seulement le récit des combats victorieux qui portèrent nos drapeaux jusqu'en Bavière et en Autriche. On y trouvera aussi des chapitres d'un intérêt révélateur sur les relations avec les Alliés et aussi sur la capitulation de l'Allemagne à Berlin, où le général de Lattre de Tassigny fut le représentant de la France.

Le scrupuleux respect de la vérité s'unit en ces pages à l'amour passionné de la France qui conduisait chefs et soldats, participants d'une même épopée, vers des destins glorieux.

Avant le roman *Cabine de mannequins*, paru récemment aux Editions de Minuit, Marcel Pollitzer avait publié deux recueils de pensées, *Amour, thème éternel* (1946) et *Variations* (1948), des presses de J. Haumont, à Paris. Ces œuvres, où se devine l'indulgente sérénité d'une expérience qui a déjà dépassé « le milieu du chemin de la vie », semblent prouver que leur auteur, comme Sainte-Beuve, et après Salomon et Epicure, a « pénétré dans la philosophie par le plaisir ». Quant à *Cabine de mannequins*, c'est toute l'existence de jeunes femmes qui évoluent parmi les tentations d'un luxe dont elles connaissent parfois le décevant mirage. En les situant sur leur plan véritable d'auxiliaires charmantes et indispensables de la haute couture parisienne, Marcel Pollitzer montre que leur condition, en apparence privilégiée, n'est souvent que le masque derrière lequel vivent de simples femmes comme les autres.

J. S.

LE BRIDGE (N° 76)

ÉTUDE N° 63

LE MORT : ♠ 7 4 3 ♡ V 3 ◇ R 9 7 4 3 ♣ R 4 3

entame : ♣ D

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R D ♡ A R D ◇ A 10 5 2 ♣ A 9 8

Sud joue 6 sans-atout et Ouest entame de ♣ D. Quel est le meilleur plan ?

LE JEU D'UNE COULEUR DE 8 CARTES PAR A. R. V. (suite 3)

L'avantage du coup de sonde (jouer l'as d'abord, ou le roi, puis faire l'impasse) est généralement faible, nous l'avons vu. Il consiste à éviter que le joueur en quatrième ne fasse une dame sèche (2,8 % à priori).

Cet avantage est parfois un peu plus important.

♡ A R 4 3

NORD
OUEST 1 EST
SUD

♡ V 10 5 2

Jouez l'as d'abord et ne faites l'impasse qu'ensuite.

L'avantage sur l'impasse faite immédiatement est que vous ne perdrez rien si Ouest ou Est a Dame sèche (5,7 %) tandis que vous auriez perdu une levée en faisant l'impasse immédiatement.

♡ A 3 2

NORD
OUEST 2 EST
SUD

♡ R V 9 5 4

Jouez l'as d'abord et faites ensuite l'impasse (en mettant le valet, sauf si Ouest a montré chicane).

Si vous faites l'impasse au 1er tour : Nord joue le 2, Est le 6, le 7 ou le 8, Sud le valet (ce serait une lourde faute de jouer le 9), vous perdrez une levée de plus qu'avec le coup de sonde, dans deux cas : Ouest a dame sèche ou chicane (4,8%).

Lorsqu'il est avantageux de donner le coup de sonde, un autre problème se pose : vaut-il mieux partir de l'as ou du roi ?

Ce problème ne peut donc se poser que si as et rois sont en mains séparées.

La solution de ce problème est fort simple : choisissez la carte dont le jeu ne perdra rien en cas de dame quatrième chez le joueur en second.

♡ A V 10 9 2

NORD
OUEST 3 EST
SUD

♡ R 4 3

Jouez le roi d'abord et faites ensuite l'impasse.

Vous ne perdrez rien si le joueur en second a D x x x.

Si vous partez de l'as pour faire ensuite l'impasse, vous perdrez une levée si le joueur en second (Est) a D x x x.

Le départ de l'as serait donc une faute.

♡ A V 10 2

NORD
OUEST 4 EST
SUD

♡ R 5 4 3

Partez du roi et faites l'impasse.

Vous ne perdrez rien si le joueur en second a D x x x, et vous ne perdrez qu'une levée s'il a D 9 8 7 6.

Si vous commettez la faute de partir de l'as, vous perdrez une levée si le joueur en second a D x x x et deux levées s'il a D 9 8 7 6.

Le 4 est un exemple à méditer.

Il ne faut pas se demander : comment jouer cette combinaison « pour prendre la dame » ? C'est mal poser le problème.

Si vous raisonnez en terme de prise, vous ne verrez pas la différence entre le départ de l'as ou du roi car tous deux « prendront la dame », si le joueur en second a D x x x.

En effet, si vous partez de l'as, Est sera bien forcé de mettre sa dame sur le valet ou le 10, sinon il ne fera rien puisque vous ferez l'as, puis le valet et le 10 et enfin le roi. Le départ de l'as « prendra donc la dame » si Est a D x x x, mais à quoi cette prise servira-t-elle si Est fait quand même une levée avec son 9 ou son 8, s'il couvre le valet ou le 10?

♡ A V 8 2

NORD
OUEST 5 EST
SUD

♡ R 10 4 3

Si l'on remplaçait le 8 par le 5, il faudrait donner le coup de sonde d'abord et ne faire qu'ensuite l'impasse, et il serait équivalent, pour donner le coup de sonde, de partir de l'as ou du roi.

Mais la présence du 8 en Nord impose le départ du roi pour le coup de sonde.

Et après avoir joué le roi, continuez par le 10, car le départ du 4 ou du 3 pour faire l'impasse serait une grosse faute. Où est la différence? Voici.

Sur le roi Ouest et Est ont joué chacun un petit ♡ (5, 6 ou 7) et sur le 3, joué incorrectement au 2e tour, Ouest a encore mis un petit ♡. Que jouera Nord?

Nord sera bien embarrassé, car s'il met le valet, il perdra une levée si Ouest avait au départ D 9 x x (8,5 %) et si, au lieu du valet, il met le 8 en prévision de cette éventualité, il perdra une levée si Est avait au départ 9 x (10,2 %). En partant du 10, après avoir joué le roi, on ne perdra rien si Ouest avait D 9 x x ou Est 9 x au départ.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

OSWALD JACOBY

le célèbre technicien du bridge et du gin-rummy, qui découvrit la Canasta chez les gauchos et l'introduisit aux U.S.A. vous apprend

Comment gagner à la **CANASTA**

PRÉFACE DE ADRIEN ARON

Le manuel qui apprit la Canasta aux américains, le moins cher, le plus complet, avec les dernières astuces.

500.000 EXEMPLAIRES

vendus depuis six mois aux États-Unis.

CALMANN-LÉVY **120 FRS**

FINALE DE LA COUPE DE GOLF D'HIVER « LA VITTELLOISE »

La finale de la Coupe de Golf d'Hiver « La Vittelloise » s'est disputée le dimanche 25 juin, à Vittel, avec un très vif succès entre les qualifiés.

Les résultats sont les suivants :

SCORE BRUT

Dames : 1er Mlle Levasseur (Lys-Chantilly) 89 ; 2e Mme Koechlin (Prunevelle) 92.

Messieurs : 1er M. Turin (Prunevelle) 76 ; 2e M. Travers (Lys-Chantilly) 81.

SCORE NET

Dames : 1er Mme G. Florin (Sart) 73 ; 2e Mme Koechlin (Prunevelle) 74.

Messieurs : 1er M. Maurel (Lyon) 65 ; 2e M. de Valroger (Compiègne) 66.

Le score scratch du Golf de Vittel est de 70.

Les éliminatoires s'étaient disputées dans les vingt et un golfs suivants :

Bordeaux	Rouen
Compiègne	Strasbourg
Mortfontaine	Valescure
Pau	Chantilly
Reims	Lys-Chantilly
Sart	Marly-Country-Club
Tours	Ozoir-la-Ferrière
Cannes	Saint-Cloud
Lyon	Saint-Germain
Monte-Carlo	Valenciennes
Prunevelle	

P.T.T.

BONS 5 1/2 % à 10 ans

TITRES
d'une valeur nominale de 10.000 frs émis au pair

Remboursables au pair en 10 tranches annuelles égales
par tirages au sort

Jouissance du 1er Août 1950

TAUX D'INTÉRÊT : 5 1/2 % NET
Exemption de toutes les taxes spéciales frappant les valeurs mobilières

POUR DÉVELOPPER LE TÉLÉPHONE EN FRANCE

Souscrivez !

On souscrit dans les Bureaux de Poste, les Trésoreries Générales, les Recettes des Finances, Recettes-Perceptions et Perceptions.

FUSILS DE CHASSE
TOUS MODÈLES
" AUX ARMES FRANÇAISES"
J. SABOT
14, rue des Francs-Maçons
SAINT-ÉTIENNE (Loire)

EXIGEZ LA MARQUE CHEZ VOTRE ARMURIER ou DEMANDEZ-NOUS CATALOGUE GRATUIT N° 16

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20 Toutes les joies sportives de l'été.

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m Hôtel moderne de tout premier ordre. Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

En Suisse française votre séjour à
CHATEAU-D'OEX
Hôtels de Fr. : 12 à 22 tout compris. Piscine - Tennis - Excursions. Renseignements aux Offices du tourisme.

CRANS sur Sierre, Suisse
Toujours en vogue. Golf 18 trous. Nouveau téléférique. Deux routes pour autos.

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 104.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : Fr. 100 et 105. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par sem.

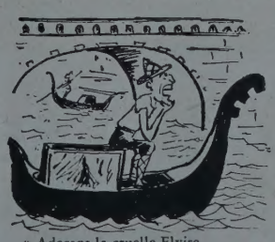
OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE superbe affaire FRUITS-PRIMEURS **GROS** Ville Charente. 230 m² chambre froide convenant tous comm. froid ; 2 gr. compresseurs. Immeuble et matériel neufs. — S'adresser Me BÉCHU, notaire à NÉRÉ (Char.-Marit.).

Vente, Palais de Justice, à Paris, samedi 29 juillet 1950, à 14 h.
PROPRté à Saint-Lunaire
(Ille-et-Vilaine), comprenant :
1° **Villa ROCHE PELÉE** *sur le rivage de la mer.* Superf., 8.082 m2 ; 2° **Parcelle de terre,** lieudit « Gringalouxs ». Superficie, 40 a. 66 ca. ; 3° **Parcelle de terre,** même endroit, superf., 26 a. 30 ca.
MISE A PRIX : 2.250.000 francs.
S'adresser : Me **Paul BAZILLE,** avoué à Paris, 241, Faubourg-St-Honoré ; Me **GERMAIN,** syndic à Paris, 7, rue Christine. Et sur les lieux pour visiter.

LE MENDIANT DE VENISE OU GONDOLE ET CHARITÉ, par CAMI.

A Venise dans sa gondole
Un mendiant, pour lui, pour les siens,
Chaque nuit implorait l'obole
Sous les balcons vénitiens.
Sillonnant l'onde des lagunes,
Troublant le sommeil des poissons,
Guitare en main, au clair de lune,
Il entonnait cette chanson :



« Adorant la cruelle Elvire,
« Smithson, le gondolier anglais,
« Dans sa gondole, sans mot dire,
« Poussait des soupirs en anglais !
« Et pour mieux soupirer encore,
« Sous le pont des Soupirs, sans frein,
« Smithson chantait jusqu'à l'aurore,
« En soupirant, ce noir refrain :

Mon cœur soupire
« Pour mon Elvire
« Qui, sans entrailles,
« Mon soupir raille !
« Mais je soupire
« Encore plus haut,
« Ecoute, Elvire,
« Mes soupirs hauts ! »

Ayant terminé sa complainte,
Aussitôt le mendiant chanteur,
Pleurnichant, exhalait des plaintes
Pour émouvoir ses auditeurs :
« Pitié ! lancez-moi votre obole,
« J'ai douze enfants, dont huit morts-nés,
« C'est pour eux que je me gondole
« Sur le canal, donnez ! donnez !

« Lancez sur l'eau, ma poche est vide,
« Pièces, billets, ce qu'on voudra,
« Ce sera de l'argent liquide,
« Et le bon Dieu vous le rendra !
« Je prierai pour vous la Madone
« Et saint Antoine et son cochon
« Pour que surnage votre aumône
« Attachez-la sur un bouchon ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

BOURGOGNE GEISWEILER

★ 150 années de Tradition ★